

REVUE INTERNATIONALE DE COMMUNION ET LIBÉRATION

2010

TRACES

111

JUILLET-AOÛT | ANNÉE 11 | 4 €

LITTERAE COMMUNIONIS



**CETTE NATURE QUI NOUS POUSSE
À DÉSIRER DE GRANDES CHOSES, C'EST**

LE CŒUR

**Rendez-vous au Meeting de Rimini, à la rencontre de ce qui fait
de nous des hommes et met l'histoire en mouvement.**

Directeur de la publication :
Lionel Michon
redactiontraces@gmail.com

Comité de rédaction : P. Favre -
M. Iadarola - Père M. Pagani
C. Pilet - S. Plaisir
L. Sisto - M. Zappulli
G. Zucchi

Traduction : C. Bignamini
N. Dumery - F. & M. Esquier
P. Favre - J. Faure
C. Foletti - M. Fontana - F. Gillet
D. Jalade - C. Le Lay
E. Migliore - I. Rey-Herme
M. Rosada - F. Urbani - F. Zanenga

Collaboration : Père Francesco
A. Guerra - T. Martin - L. Michon
C. Ramadour - L. Daudry
J. Richard - L. Vanneste

Maquette : C. de Guillebon

**Adresse de la rédaction
et du siège social**
15 av. Franco-Russe - 75007 Paris
redactiontraces@gmail.com

Abonnements
abonnementtraces@gmail.com

Imprimeur
Accent Tonic' 20 - Paris

Numéro de registre ISSN :
1632-4439

Numéro paritaire :
0111 G 81503

Contacts en France :

LYON : E. Iadarola
elo.i@free.fr
04 78 24 05 34

PARIS :
cl.france@gmail.com

POITIERS : F. Musereau
fas.musereau@piximel.com
05 49 54 60 48

TOULON : F. Esquier
lesesquiez@free.fr
04 94 23 75 72

Contacts à l'étranger :

BELGIQUE : Mauro Zappulli
communioetliberation@
skynet.be
+ 32 (0)2 64 94 319

CAMEROUN : M. Bezzi
mauriziobezzi@tiscali.it
BP 20409 Yaoundé

CANADA :
contact@communioetliberation.ca

CÔTE D'IVOIRE : Père Santagostini
cap.paolo@yahoo.fr

HAÏTI : M. Tambini
avsihaiti@yahoo.fr

LIBAN : T. Francis
therese francis@hotmail.com
+ (0)11 98 52 79

LUXEMBOURG : A. Cogliati
a.cogliati@eib.org
+ (0)2 43 79 60 36

SUISSE : P. Favre
pfav@vtx.ch

SOMMAIRE

JUILLET-AOÛT 2010

PAGE UNE

4

RESPONSABILITÉ : LA CONVERSION DU MOI À L'ÉVÉNEMENT PRÉSENT

Notes de la synthèse du père Julián Carrón,
au Conseil national de CL. Milan, 8 juin 2010.



ÉDITORIAL	La seule, la vraie urgence	3
LETTRES	Albanie, Bologne, Milan, etc.	7
PREMIER PLAN	Meeting 2010	
	Seul le cœur connaît par John Waters	10
	Cette ardeur pour l'infini par Carmine Di Martino	13
SOCIÉTÉ	Pietro Barcellona Qu'est-ce que l'homme, s'il se crée lui-même ? Paola Bergamini	16
VIE DE CL	Ardennes La force aimante d'une communauté	20
	Vacances à la bavaroise Gaëlle Nessler	23
	Compostelle Mon chemin commence ici par Fabrizio Rossi	24
CULTURE	La réalité est un fait donné interview d'Olivier Rey	28
	Paul Klee par Dino Quartana	32
PAROLES DU PAPE	Quoi que nous faisons, nous devons toujours « demeurer avec Lui »	34



10

Meeting

Pour préparer le Meeting, quelques réflexions sur le cœur qui nous fait connaître et le désir qui nous fait grandir.

WATERS - DI MARTINO



16

Éthique et science

Interview d'un philosophe sur la vie artificielle que l'homme cherche à créer...


PAOLA BERGAMINI

LA SEULE, LA VRAIE URGENCE

PAR PITIÉ, NE PARLEZ PAS DE « BILAN » : c'est un mot froid, trop usé. Il nous écarte du chemin. Et tout le monde en parlera abondamment plus tard, en décembre, comme un passage obligé lié au calendrier. Mais il reste vrai qu'à un moment donné d'un travail, on a envie de s'arrêter un instant et de regarder en arrière. Cela permet de voir à quel point on a grandi. Les pas qui ont été faits. Et, d'habitude, le moment le plus vrai pour cela est l'été. Toutes les activités ralentissent, le temps se fait plus disponible. Aussi pour réfléchir, pour s'aider à porter un jugement.

Faisons donc un essai en observant les mois écoulés. Pour celui qui s'est réellement mis en jeu, c'est un parcours qui a vraiment collectionné les défis. Des circonstances les plus diverses et toujours très denses. Riches d'une même occasion de mettre à l'épreuve « la pertinence de la foi face aux exigences de la vie ». Des exemples ? Il y en eut beaucoup. À commencer par la politique, redécouverte par beaucoup comme « une occasion pour soi » (vous vous souvenez d'une page de couverture de *Traces* ?). Ou le drame de la pédophilie, qui criait un désir de justice capable de démolir tous et chacun tant qu'il n'est pas embrassé sérieusement et totalement, comme seul le Christ peut le faire. Ou encore l'invitation à se rendre le 16 mai sur la Place Saint-Pierre, non seulement pour soutenir le pape « mais pour être soutenus, nous, dans notre expérience de foi », comme le rappelait Julián Carrón. Trois faits. Une fois de plus, la meilleure manière de faire émerger les points cardinaux de l'éducation à la foi. La liberté, parce que devant un fait on est obligé de dire « oui » ou « non ». Et le jugement, le feu à saisir et s'approprier pour que ces faits deviennent expérience.

C'est ici que le christianisme affleure dans toute la force de sa simplicité. À bien regarder tous ces événements et d'autres encore qui ébranlent les cœurs (la crise économique, le Moyen Orient, la défense de la vie), le jugement de fond est le même et il est simple. C'est celui que rappelle en continu Benoît XVI dans une série d'interventions qui, si on les relit, laissent voir en filigrane une seule exigence : notre conversion. « Garder le regard fixé sur le Christ ». Toujours. En toute circonstance. Aussi celles qui ouvrent des blessures dans le corps même de l'Église. Au point qu'il y avait de quoi être surpris ces derniers jours en parcourant les journaux de voir, à côté des habituelles critiques – cette fois sur l'argent et les immeubles appartenant à l'Église romaine – le réalisme des paroles adressées par le pape aux prêtres, marqués, comme tout le monde, par les épreuves et les tentations : « Où que soyons, quoi que nous fassions, nous devons toujours “demeurer avec Lui” ». Pas seulement la condamnation de la soif de pouvoir ou celle des maux qui assiègent la foi de l'intérieur, mais une perspective, un point de fuite qui ouvre tout grand : « Le suivre Lui » parce que « Dieu est dans l'attente de notre oui ». La conversion, justement. C'est cela qui nous est demandé. Avant tout et à l'intérieur de tout.

Voilà le jugement. La seule, la véritable urgence. Elle concerne tout le monde, nous les premiers, comme on le voit dans ce numéro de *Traces*. Et le plus beau est qu'il ne s'agit pas d'un rappel générique. Il se décline dans le détail. On le voit dans l'instant, dans la circonstance qui t'attend, là où tu regardes. *Qui* tu regardes. C'est une nouveauté continuelle, la conversion. La découverte du Christ dans la réalité qui est devant toi prend des formes diverses. Elle peut clarifier les critères avec lesquels tu fais de la politique. Avec lesquels tu affrontes la perte d'un travail. Ou la bataille pour défendre l'homme et l'Église. Mais elle clarifie aussi la manière avec laquelle tu regardes ta femme, tes enfants, tes amis... Et même les vacances. Parce que celles-ci aussi sont une occasion. Chaque instant, depuis le très relax jusqu'au plus intense, porte en lui la grande possibilité : « Demeurer avec Lui ». Le suivre. La conversion. 

PAGE **UNE**

Responsabilité : la conversion du moi à l'événement présent

par Julián Carrón

Notes de la synthèse au Conseil national de CL.
Milan, 8 juin 2010.

Jacob Jordaens (1593-1678).
Le Christ et Nicodème,
Musée des Beaux-Arts, Tournai (Belgique).

Notes de la synthèse au Conseil national de CL. Milan, 8 juin 2010.

PAR JULIÁN CARRÓN

« **L**A RESPONSABILITÉ est la conversion du moi à l'événement présent ». Par ces mots, don Giussani nous donne le critère pour juger notre responsabilité. Il serait plus facile d'appartenir à une association, parce que nous n'aurions pas à faire face à une phrase comme celle-ci ; mais puisque nous n'appartenons pas à une association, mais à un événement présent, la question est de savoir si nous sommes disponibles pour suivre ce que fait un Autre, à nous convertir à l'événement présent. C'est la première responsabilité que nous avons : si quelqu'un n'est pas disponible à cela, il devrait démissionner. Je le dis pour sa responsabilité, pour son salut, parce que nous ne sommes pas ici pour faire des jeux d'association.

Et comme nous pouvons le voir, comment chacun de nous a-t-il vécu cela ?

1. Les faits possèdent leur caractère inéluctable, dit don Giussani. Nous l'avons vu ces derniers temps : si nous proposons d'aller à Rome voir le pape, chacun doit faire face au fait d'y aller ou de ne pas y aller. Les faits possèdent leur caractère inéluctable, ils nous mettent au pied du mur, ils ne nous laissent pas la possibilité de ne pas décider. On peut penser à cela comme à une malchance ou bien – comme c'est le cas en réalité – comme à la grande tendresse du Mystère envers nous, laquelle nous rappelle si puissamment au point de ne pas nous laisser d'alibi, notre liberté restant intacte. Et des faits, nous en avons eus beaucoup ces derniers temps. Je les énonce brièvement : les élections, la question de la pédophilie dans les journaux, les exercices de la Fraternité, Rome, l'école de communauté. Ce sont tous des faits avec lesquels chacun, au-delà des intentions, doit se mesurer : comment les avons-nous vécus, quelle position avons-nous prise ? Avant tout, ce n'est pas pour faire des reproches, mais pour éclaircir les choses ; pour celui qui veut cheminer avec clarté vers le destin, la question décisive est de savoir s'il chemine ou non, parce que tant que l'ambiguïté demeure, nous ne nous aidons pas. Le fait que le mouvement ou la vie (parce que, bien souvent, ce n'est pas nous qui décidons de la réalité comme le prétendent les journaux) nous défie, nous appelle à une réponse. Et chacun peut voir chez lui – parce c'est cela

le véritable examen de conscience – s'il a pris les faits en considération ou bien s'il est resté indifférent.

Ces faits, nous les avons vécus face à une proposition. Nous aurions pu vivre les élections comme en d'autres occasions, mais cette fois-ci nous nous sommes dit : les élections sont une occasion pour vérifier notre foi. Avons-nous pris tant soit peu cette proposition en considération ? Nous nous sommes dit : nous n'allons pas à Rome pour soutenir le pape, mais pour qu'il nous soutienne. Comment chacun d'entre nous s'est-il mis en jeu face aux raisons ? Nous avons participé aux exercices de la Fraternité. Comment ? L'école de communauté a été proposée. Comment y avons-nous fait face ? Comment avons-nous vécu notre responsabilité ? Avons-nous facilité à tous l'accès à l'école de communauté ou bien avons-nous empêché qu'elle parvienne à tous ceux qui le voulaient ? En effet, elle a été proposée comme cela, comme une proposition libre, mais à tous. Chacun a-t-il interprété cette proposition selon des critères propres (comme les élections ou comme Rome) ? Tel est le caractère inéluctable des faits, qui démasque notre possible ambiguïté. Les faits sont un défi pour le moi face auquel on ne peut pas tricher. Les avons-nous reconnus comme un signe qui nous renvoyait plus loin, ou bien n'ont-ils été qu'une occasion de jeux d'interprétation ?

2. Puisque chacun d'entre nous l'a vécue, d'une manière ou d'une autre, chacun peut vérifier ce qui s'est passé, chacun peut regarder sa propre vie et voir ce qui s'est passé, quelle que soit la décision prise. Une renaissance du moi s'est-elle produite ? Parce que c'est ce qui permet de vérifier l'événement chrétien. À savoir, moi, à la fin de cette année, comment vais-je ? Quel chemin ai-je fait ? Quelle expérience de renaissance ai-je en moi ? Ou bien cette année est-elle passée en vain ? Chacun peut voir sans l'ombre d'un doute en lui-même, au-delà des bavardages (si vous me passez le mot), les faits, les faits de renaissance que nous voyons chez tant de personnes. En tant que responsables, participons-nous de cela ou bien non ?

3. La charité vraiment bouleversante du Mystère à l'égard de chacun de nous nous est donnée (et cela ne va ►►

» pas de soi) dans une présence dans l'histoire. Le charisme est une présence dans l'histoire qui permet de vaincre la confusion. Mais pour qu'elle puisse vaincre la confusion, il faut se laisser engendrer, et de cette manière on peut voir que la foi est ce qu'il y a de bon pour la vie. « Se laisser engendrer » veut dire que c'est dans un rapport que mon moi se réveille, un rapport avec cette présence historique : aujourd'hui dans un point et demain dans un autre, mais telle est la manière dont le Mystère agit vraiment de façon mystérieuse. Nous avons tous la tentation d'évacuer ce heurt, et alors l'alternative à se laisser engendrer c'est de laisser les résistances vaincre. Mais lorsque quelqu'un se laisse engendrer, ce qui permet cette naissance s'impose face à lui : une présence que l'on rencontre possède une telle capacité de prise qu'elle nous engendre, qu'elle suscite un sursaut, qui est la victoire sur la fracture entre savoir et croire, parce qu'il apparaît de plus en plus clairement que la vérité chrétienne est un événement qui survient chez le sujet, dont nous sommes les premiers à être surpris qu'elle survienne ; il est mystérieux, mais si réel que toute notre vie est déterminée par cet événement.

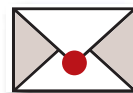
Alors, c'est l'apparition d'une créature nouvelle, qui n'est le fruit d'aucune tentative de notre part, mais une pure grâce. Et à quoi voit-on cela ?

4. L'événement nous met en mouvement, c'est-à-dire provoque notre moi tout entier, dans sa raison et sa liberté, le saisit et le remue, le sollicite, et pour cela parvient jusqu'au jugement ; ce n'est pas quelque chose qui demeure purement esthétique ou dévot, mais qui met en mouvement toute la capacité de la raison pour entrer dans le vif de la question des élections ou de la pédophilie ou bien du travail ou encore de n'importe quel autre aspect du réel. C'est cela qui nous permet de dire une parole différente, parce que seul un moi mis en mouvement par cet événement entre dans le vif des choses et les juge. Là où demeure l'ambiguïté, c'est là qu'il manque ce travail. La phrase du pape que j'ai citée presque tous les jours depuis que je l'ai entendue dit ceci : « La contribution des chrétiens est décisive uniquement si l'intelligence de la foi devient intelligence de la réalité » (Benoît XVI, *Discours aux participants de la XXIV^e assemblée plénière du Conseil pontifical pour les laïcs*, 21 mai 2010). Et pour que l'intelligence de la foi devienne intelligence de la réalité (ce qui n'est pas automatique) il faut que l'événement de la foi réveille toute l'intelligence pour entrer dans le réel et, ainsi, avec cette intelligence grande ouverte (élargie, dirait le pape), je peux comprendre davantage le réel, je peux donner un jugement plus approprié, entrer dans le vif des choses.

Sans cela, notre contribution ne pourra pas être décisive, parce que nous répéterons celle de tout le monde avec plus d'habileté ou avec plus d'acharnement, mais elle ne sera pas différente et ne sera donc pas décisive. Et cela, mes amis, nous dit que pour que l'intelligence de la foi devienne intelligence de la réalité, l'éducation est nécessaire : c'est ce que don Giussani nous a témoigné et que les exercices de la Fraternité nous ont reproposé en suivant don Giussani, parce que les exercices sont la réponse à la fracture entre savoir et croire, entre l'intelligence de la foi et l'intelligence de la réalité (pour le dire avec une autre formulation), que nous ne pouvons dépasser que si l'événement chrétien continue de survenir et si nous sommes disponibles à le suivre jusqu'au jugement du détail. C'est cela qui rend le sujet une présence, par la nouveauté qu'il porte, non par le discours juste, mais par la nouveauté qu'il porte en regardant la réalité de tous.

Sans cela, le noyau dur de notre mentalité demeure tel quel et la créature nouvelle n'émerge nulle part, parce qu'un sujet ne peut rester un vrai sujet face au réel que s'il entre dans le détail et que si la position culturelle devient publique, sinon le christianisme est une dévotion. Cela veut dire que, si nous voulons donner une contribution, au-delà de l'intention, nous devons nous demander si nous sommes disponibles à cette conversion dont nous parlions au début et à laquelle le pape nous rappelle de toutes les manières possibles. Dans ce moment de l'histoire, l'Église, dans sa plus haute autorité, nous appelle à cette conversion. Nous pourrions la réduire de façon moraliste si le charisme ne nous aidait vraiment à la comprendre dans sa portée véritable qui est celle originelle du Nouveau testament : le changement de la mentalité, la *metanoia*, le changement du *nous*.

Mes amis, voilà l'aventure passionnante dans laquelle nous sommes plongés ; et cette année, précisément à cause des faits qui nous ont défiés, nous a donné l'opportunité de faire venir à découvert bien des ambiguïtés et donc de voir comment le Mystère a pitié de nous : on peut percevoir comme une malchance que toutes ces choses viennent à découvert, ou bien on peut les considérer comme une grâce, comme le dit le pape : la conversion est une grâce, parce qu'elle est une paix. Dans la mesure où chacun de nous prend ce défi au sérieux, nous pouvons aussi aider nos amis dans chaque communauté à donner – en fin d'année, durant les vacances – un jugement, nous pouvons les mettre dans les conditions, donner à tout le monde les instruments pour un jugement, pour regarder ce qui s'est passé, pour faire un pas de conscience qui nous intéresse nous avant tout, nos communautés, et qui est la seule possibilité d'être décisifs pour le monde. **I**



« TU ES POUR MOI UN NOUVEAU FILS »

Bledar est reclus à la prison de Padoue et a commencé un chemin de catéchèse pour recevoir le baptême. En apprenant la nouvelle, ses parents ont écrit cette lettre.

Cher Bledar, nous savons que là où tu vis ce n'est pas facile, mais avec l'aide de Dieu tu trouveras la force de surmonter aussi cette épreuve. Si tu crois en Dieu, si tu fais tout cela avec le cœur, tu pourras trouver la sérénité que seul un croyant peut trouver. L'important ce n'est pas la religion, mais de croire à cette souveraineté, ensuite qu'il s'appelle Dieu ou Allah, ou autrement, ça ne change rien, nous sommes tous les créatures d'un qui est Souverain pour nous. Je suis très content que tu reçoives ce sacrement. Sais-tu qu'ici en Albanie, jusque dans les années 90, il était interdit de parler de religion, aujourd'hui avoir un fils qui entreprend un tel cheminement me rend fier d'être père. Que le Seigneur te protège là où moi je ne pourrai jamais arriver, parce que tu es toujours mon petit Bledar. Tu nous as surpris quand tu as entrepris ce chemin, nous n'aurions jamais parié sur ça : aujourd'hui tu nous fais comprendre que quelque chose qui nous a créés existe. Nous avons beaucoup prié afin que tu puisses trouver quelque chose qui te change. Toute la famille te regarde avec des yeux nouveaux. Tous les parents n'ont plus peur de dire : « Oui, je suis de la famille de Bledar », mais ils sont fiers de ton changement, tu es un nouveau fils pour moi. Rappelle-toi pourtant que tout cela n'est pas ton œuvre mais celle de ce Dieu qui t'aime comme nous t'aimons.

Ne te déçois pas, ne joue pas avec Dieu car tout t'est donné et tout sera repris. Si tu crois, Dieu t'aide, Il t'ouvre la route et l'aplanit, mais si tu te moques de Lui, tu trouveras les routes pleines de trous. Tu n'es pas marié, mais la plus belle chose que tu nous as offerte c'est que d'une certaine manière nous sommes devenus les grands-parents d'un enfant africain du nom de Christiano (adopté à distance par Bledar) et même le nom que tu as voulu lui donner est très beau. Rien n'arrive par hasard, s'il y a quinze ans on t'avait demandé d'aider un noir, tu n'aurais même pas répondu. Tout cela arrive par l'amour que Dieu a pour toi et pour cet enfant. Ensemble vous pourrez vivre une vie remplie de projets et de belles choses, même si à distance, lui grandira bien avec cette femme, et toi avec tous ces amis vrais. Dans ces mots, tu trouveras un écho à toutes les fois où nous t'avons réprimandé pour ce que tu faisais mal, mais nous t'aimons comme si tu étais le plus pur du monde. Nous pouvons tous nous tromper, mais nous n'avons pas tous le courage que tu as eu en disant : « Je suis coupable ». Maintenant ne lâche pas parce que tu es à un point où le passé ne te fait plus peur, mais peut-être que le présent et le futur te feront peur. Dieu ne vient pas pour te faire du mal, mais pour t'aider et nous aider à vivre dans le bien.

**Les parents de Giovanni Bledar,
Scutari (Albanie)**

EXCURSION AVEC LA CLASSE ET DOUBLE SURPRISE

Avant la fin de l'année, nous avons fait une excursion à

Florence avec deux classes, dont je n'étais l'enseignante que d'une. Mon attention au départ était catalysée par mes élèves, car je voulais vraiment qu'ils écoutent ce que le guide expliquait et comme d'habitude j'avais les trois plus pénibles qui se laissaient distraire par un garçon de l'autre classe. Je les ai rappelés à l'ordre en leur disant que je ne voulais absolument pas qu'ils perdent les explications, et surtout à cause d'un élève qui n'avait envie de rien faire, le classique « bon à rien ». Évidemment forcés, pendant une grande partie de la journée, ils l'ont évité, et j'ai pensé : « C'est bien, j'ai résolu le problème », mais avant de repartir à Bologne, il est arrivé une chose totalement imprévisible. Le fameux « bon à rien » s'est approché de moi et m'a dit : « Prof, moi je ne suis pas un bon rien comme vous le pensez, au contraire, je suis un brave garçon, mes parents travaillent toute la journée pour que je ne manque de rien, et essayent de me donner une bonne éducation. Je sais que ça peut sembler faux, mais je vous assure que moi aussi je peux être rappelé à être attentif et qu'il faut écouter ! ». Pendant le voyage en bus, j'ai déclaré au micro que pour moi la plus belle œuvre de la journée s'appelait Nicola. Le lendemain il est venu me demander s'il pouvait venir avec moi au camp du collège. Dans la même sortie, un de mes élèves, Francesco, depuis des jours paniqué à l'idée d'être recalé une nouvelle fois m'a dit : « Prof, ma mère m'a dit que si je suis à nouveau recalé, elle m'envoie dans un cours du soir, un endroit affreux. Vous devez m'aider ! Prof, pourquoi n'allons-nous pas

à San Luca à pied pour demander à la Vierge une grâce ? ». J'ai rigolé et je me suis débarrassée de lui en lui disant qu'il devait étudier et c'est tout. Le lendemain à l'école il m'a de nouveau accostée pour me redire toutes ses préoccupations, en décrivant avec beaucoup de réalisme tous ses points faibles, et il m'a à nouveau demandé si nous pouvions aller à San Luca, et je lui ai alors répondu : « Nous allons voir ». Cela me semblait étrange qu'un jeune garçon comme lui fasse une telle requête. Alors que je me dirigeais vers la salle des professeurs, j'ai croisé par hasard sa mère. Dès qu'elle m'a vu, elle m'a dit que Francesco lui avait parlé de sa requête, et que si j'étais d'accord, elle m'autorisait à l'amener à San Luca. J'ai dit : « Oui ». Nous y sommes allés à pied et sur le chemin il m'a raconté son histoire, son père qui consommait du crack. Puis arrivé à l'église, il a décidé de se confesser. Quand il est sorti, il m'a dit : « Prof, maintenant nous pouvons aller devant la Vierge ». Nous avons prié pour tout ce que nous nous étions dit et surtout pour son passage. En rentrant il m'a demandée : « Prof, mais maintenant comment je fais pour comprendre que Dieu me répond ? ». En pensant à moi, je lui ai répondu : « La première chose que tu dois savoir c'est que Dieu ne t'enlève pas la fatigue, parce que c'est à travers elle que tu as la possibilité de grandir. Lui te soutiendra en tout, comme nous lui avons demandé, en te faisant mieux goûter chaque chose, y compris les études pour lesquelles je vais t'aider ». Quand il est rentré chez lui il avait le programme des matières à étudier. Le lendemain

il s'est fait interroger en rattrapant la note en dessous de la moyenne qu'il avait et quelques jours après il m'a déclaré spontanément qu'il ne blasphémait plus !

Pina, Bologne

DANS LA DOULEUR, LA SURABONDANCE

Cher père Carrón, je suis anesthésiste. Il y a environ trois semaines est arrivée dans le service une femme enceinte de 7 mois avec d'atroces douleurs. Après une série d'examen, on a diagnostiqué des métastases diffuses. La maladie était tellement avancée qu'elle ne permettait même pas une thérapie palliative. En quelques heures il devient nécessaire de l'accoucher par césarienne. Martina naît. La femme est amenée dans le service de réanimation. Durant tout ce temps dans le service, je remarque qu'une de mes collègues gynécologue était

particulièrement touchée émotionnellement, elle se cachait pour pleurer. Je pense que moi aussi j'ai eu besoin de compagnie pour faire face à tout ceci et que dans ma vie, à chaque fois que quelqu'un m'a tenu la main, ça a été toujours plus facile. Je lui dis : « Ça te dit de venir au service réanimation demain avec moi pour la voir ? ». Elle me répond oui. Le lendemain nous y allons avec tous les autres. Nous offrons au bébé une médaille représentant le visage de la Vierge. La femme est transférée dans notre service et je reste avec elle et avec sa famille. Ça m'intéresse d'être là pour lui tenir compagnie, comme Jésus est venu pour tenir compagnie à ma douleur. Tout autour il y a du brouhaha. Moi je suis là, je dis qui je suis à la mère et à la famille, et je prie en invoquant l'Esprit Saint. Un matin je reçois un sms du mari qui m'informe que la femme a été transférée, « comme ça, vous

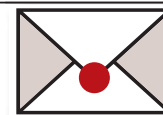
RENCONTRE DERRIÈRE LE COMPTOIR DE LA LIBRAIRIE

Je vends des livres et j'ai été « contrainte » par la réalité, d'abord à partir de mes fils et ensuite en impliquant deux amis à s'occuper avec moi du Graal (l'expérience chrétienne des jeunes du collège). L'autre jour, une enseignante du collège, une de mes clientes, est venue à la librairie et au bout d'un moment elle m'a dit : « Je suis l'enseignante d'une jeune fille qui vous fréquente et j'ai noté un changement surprenant chez elle. Elle ne fait que parler de vous, de ce que vous faites. Elle a même changé sa façon de s'habiller, elle s'est ouverte à ses camarades, en bref, c'est une autre. Alors je voudrais savoir qui vous êtes, pourquoi vous faites cela ». J'ai essayé de lui dire quelque chose mais elle m'a interrompue : « Oui, je sais que vous êtes de Communion et Libération, mais cela ne suffit pas ». À ce moment-là l'unique chose à faire était de l'inviter. La réalité est une provocation continuelle et brûlante et l'on peut être devant et faire couler des torrents de discours, parfois même justes, mais certainement ennuyeux, ou regarder incrédule et fasciné comment Lui opère en nous dépassant largement.

Savina



LES



Écrire à : Rédaction de Traces - 15 avenue Franco-Russe - 75007 Paris - France

ne ferez pas un voyage pour rien ». Avec ma collègue nous continuons à lui rendre visite. Son état empire. Les rapports avec la famille sont plus forts. Sa mère pleure et se désespère en s'en prenant à Dieu. Moi je pleure et je dis que c'est un Mystère, que Dieu lui-même a envoyé son Fils sur la croix, pour pouvoir Le sauver, et que face à la Croix, face à un Dieu, homme comme nous, qui a éprouvé la même douleur, on ne peut que se mettre à genoux et l'embrasser. Une après-midi je reçois un appel qui m'informe que la femme est morte. Nous allons rendre visite à la famille. Nous entrons, nous nous mettons à pleurer et je dis à la mère : « Voulez-vous que nous disions un Rosaire ? ». « Oui, dis-le, toi, moi je n'y arrive pas ». Nous sommes restés avec eux toute la journée et ils nous ont accueillis comme faisant partie de leur famille, en nous embrassant et en nous permettant de partager un moment tellement intime et délicat. Deux jours plus tard le père m'appelle et me demande si nous pouvons nous rencontrer. Il était à l'hôpital pour voir le bébé. Nous sommes allés ensemble, lui, ma collègue et moi, et alors la visite à Martina est devenue un rendez-vous quotidien pour tous les trois. Il est venu manger chez moi, je lui ai présenté mon mari, mes amis, il est venu à « la fête des enfants ». La famille des Pouilles me contacte régulièrement, une cousine est venue avec sa famille à la fête et nous sommes en train d'organiser un dîner. Sans rien faire, beaucoup de choses bougent autour de moi, et tout est surabondance.

Viola, Bologne

LES PROBLÈMES, LES BESOINS, TOUT DANS CE CHEMIN

Très cher père Julián, à cinquante ans, j'ai participé pour la première fois au pèlerinage Macerata-Loreto. J'avais un tas de raisons pour y aller, toutes caractérisées par la dure nécessité des besoins importants pour moi, ma femme et mes enfants. Besoins qui ont certainement toujours été là, mais que seulement récemment j'ai réalisé ne pas pouvoir satisfaire par moi-même. Pour le samedi, j'avais déjà tout préparé. Mais le Seigneur est vraiment imprévisible. Ainsi dès le matin, des choses graves sont arrivées dans ma famille, et ont tout chamboulé : je suis sorti de la maison très énervé. Ne pouvant plus compter sur l'accompagnement prévu en voiture, je prends le métro ; à Pagano je rencontre deux sœurs de Mère Teresa, avec lesquelles je commence à parler du pèlerinage ; déjà dans cet épisode je me surprends et je reconnais que mon moi est déjà en mouvement. Heureusement l'une d'elles me demande : « D'où partez-vous ? », « De l'église de Santa Maria Nascente » et elles me répondent : « Ce train va à Bisceglie ». J'étais tellement énervé que je m'étais trompé de ligne, mais Lui m'a repris par les cheveux. J'ai téléphoné en implorant pour qu'on m'attende. Et ils m'ont attendu. Je n'ai pas honte de dire que je ne savais même pas ce qu'était cette *Santa Casa*. Pendant le voyage, je découvre tout grâce à un ami. Moi, tous les jours ouvrables, je ne fais que deux trajets : de l'ascenseur au box et du garage au bureau ; en tout pas plus de 200 mètres. Mon inclination à

la promenade est proche de zéro et pour aucune femme – même pas la mienne, que j'aime beaucoup – je n'ai jamais fait autant de route. Mais dès que je suis parti du stade de Macerata, j'ai compris que rien ni personne n'aurait pu m'arrêter, juste parce que le protagoniste c'était moi, juste parce que j'étais porteur de grands problèmes irrésolus, et de nombreux besoins insatisfaits. C'est ainsi que le miracle s'est accompli. J'ai parcouru avec mes amis tout le trajet avec une seule pause d'une minute. Chaque fois que je me suis retourné, pour regarder derrière moi, l'interminable file qui se déplaçait le long de la route, j'ai pensé : « Tous ces gens sont certainement sa présence visible et mystérieuse, ici maintenant. Et non des fous... ». J'ai confié les intentions au braséro, jamais écrites avant ce moment, et je suis finalement arrivé dans la *Santa Casa* où j'ai pu seulement faire une halte cinq secondes. Mais elles m'ont suffi, parce qu'au fond j'avais déjà tout donné et tout reçu. En rentrant chez moi, j'ai retrouvé tous mes problèmes. J'ai raconté le pèlerinage à ma femme, elle m'a donné les dernières nouvelles et m'a demandé : « Mais comment arrives-tu à être si tranquille ? ». Moi je n'ai rien dit, certain que Dieu la touchera profondément. Peut-être même à travers moi. Aujourd'hui c'est lundi et je ne suis pas allé au travail, parce que j'ai des douleurs partout. Mais qu'est ce qui est important ? Je suis heureux. Et demain même mon boitement m'aidera à raconter ce que je vis.

Luca, Milan

Seul le cœur connaît

PAR JOHN WATERS

Habituellement, on en parle comme d'une métaphore, au maximum bonne pour évoquer le sentiment. Et dévier la raison de la (vraie) connaissance. Mais en quoi consiste vraiment « cette nature qui nous pousse à désirer de grandes choses » ? Le **MEETING DE RIMINI** a quelque idée sur la question. Voici.

LE CŒUR EST TRAITÉ avec condescendance et réduit à une métaphore. On l'entend toujours rimer avec « amour » et « douleur » dans les chansons et les poésies qui cherchent à mettre en lumière le niveau le plus profond de l'émotion humaine, mais dans un certain sens nous ne retenons pas qu'il puisse être vraiment la boussole du sentir. Simplement, sans y penser, nous mettons le cœur à l'extrémité inférieure de l'axe de la raison où la tête règne en maître.

Lorsque « nous pensons » au cœur, nous pensons à une pompe hydraulique à laquelle nous attribuons aussi, curieusement, cette fonction émotionnelle. Selon cette conviction, le cœur devient une illustration : « un cœur amoureux » évoque à nouveau la passion, la douleur

et la confusion d'un lien sentimental nostalgique et romantique.

Notre perception confuse du cœur est l'image de la confusion sur notre propre nature. D'un côté, nous ne pouvons pas écarter l'existence de cet organe indispensable, moteur qui continue à pomper et à alimenter – de par sa nature – chaque instant de vie. Mais le fait de maintenir vivaces au moins deux conceptions incompatibles du cœur est rendu toujours plus nécessaire par notre mentalité rationaliste. L'idée que notre vie émotive soit liée à quelque chose de plus banal, un organe qui régit des fonctions, semble être un résidu culturel du temps où l'on comprenait moins ce « mécanisme » humain. Nous nous attendons à ce qu'un jour – si nous continuons sur la route que nous

prenons – nous arrivions à une formulation électrique des choses, selon laquelle les choses qui nous dérangent (amour, peur, désir, passion) seront identifiées à des impulsions lancées ici ou là dans le circuit de la machine humaine. En attendant, nous avançons dans nos recherches comme si ces connaissances étaient déjà acceptables.

La raison – nous l'avons décidé nous-mêmes – est un conseiller sûr et fiable, comme un comptable ou un avocat. À bien y regarder, il semblerait que ce soit la raison elle-même qui ait décidé de son rôle, ce qui résonne comme un conflit inavoué d'intérêts où l'avocat et le comptable risqueraient d'être éjectés. Mais la donnée de base est que le cœur semble être un intrus qui nous secoue de-ci de-là, incapable de se décider.



ENTRE DEUX OREILLES

Il y a une théorie selon laquelle l'esprit n'existe pas ou, quoiqu'il en soit, on ne sait où il se trouve. Considérons qu'il se trouve entre nos oreilles, mais que nous ne savons pas encore le localiser très précisément. Il ne semble pas que l'esprit existe dans l'espace, comme un processus chimique ou mécanique. Il ne peut pas être pesé, ni entendu ou vu, et nous achoppons toujours à pouvoir le mesurer ou l'objectiver. L'esprit ne peut pas être observé, excepté de l'intérieur ou en terme d'effets de ses processus. Dans un certain sens, l'esprit apparaît plus adapté que le cœur à devenir une métaphore, plus sujet à être traité avec condescendance, car rien n'a été trouvé en ses profondeurs qui corresponde à une signification appartenant au monde des processus mécaniques.

Le cœur qui bat à chaque instant, qui pulse année après année, est devenu la principale victime de cette conception dualiste. D'un côté, il est conçu « de l'intérieur » comme un instrument mécanique, essentiel et parfaitement adéquat, et de l'autre il est accusé fausement et superficiellement de tous ces comportements plutôt excentriques qui font que nos esprits désespèrent d'arriver à comprendre ce que l'homme désire réellement ou ce dont il a besoin. Le cœur est une sorte de bouc émissaire expiatoire par rapport à l'incapacité de la raison à se comprendre elle-même pleinement. D'autant que la raison regarde les choses de manière déterministe, se définit elle-même et définit le cœur comme des systèmes déterministes, mais écarte les éléments qu'elle ne sait pas expliquer, les montrant du doigt de façon un peu dédaigneuse. La raison accuse le cœur de la dévier.

QUI COMMANDE ?

Si le cœur est réduit à une entité mécanique en action, qui curieusement serait le siège fautif de tous ces désirs

et exigences dont la raison refuse de prendre la responsabilité, alors justement c'est une partie de l'être humain, et non sa totalité, qui prend la décision et la met en acte. La raison a réalisé une « révolution » dans laquelle le cœur est conservé à des fins fonctionnelles et symboliques, mais dépouillé de toute autorité pour prendre des décisions. L'idée que le cœur puisse « connaître » quelque chose qui échappe à la raison est aujourd'hui jugée anachronique et délirante, héritage d'un obscur passé. Actuellement, nous « accusons » le cœur, blaguant à moitié.

C'est une sorte de confusion où l'on ne sait pas trop « quoi » ou « qui » commande. « Qui » se trouve aux commandes de la décision ? Où est le siège de la connaissance ? Y a-t-il une intelligence centrale ou quelque chose d'autre ? Cette intelligence centrale, en admettant qu'elle existe, peut-elle être à l'origine des choses sensées que nous faisons comme de celles qui ne le sont pas, des réponses intelligentes comme des réponses stupides, des comportements rationnels comme des irrationnels ?

En d'autres termes, ce qu'autrefois on appelait la « tempête » du cœur, était-ce seulement une manière de décrire des caractéristiques de la raison beaucoup plus complexes et peut-être ne fonctionnant pas bien ? Et lorsque nous nous posons cette question, qu'est-ce qui en nous fait que nous nous la posons ? La raison est-elle capable de s'objectiver elle-même ? De quelle manière connaissons-nous ? Et si nous connaissons une chose, quelle « partie » de nous-mêmes réalise une telle connaissance ? Il doit y avoir une autre façon d'aborder la question.

SI QUELQUE CHOSE NE REVIENT PAS

Et en effet, c'est le cas : il s'agit d'accepter le fait que la raison n'est pas nôtre, que le cœur n'est pas nôtre, mais que

tous deux sont donnés, que tous les deux ne sont pas des projections de notre intérieur – ils ne peuvent l'être, dans la mesure où l'on ne peut en tracer l'origine – mais qu'ils proviennent de quelque part d'autre ; il s'agit d'accepter que notre vision mécaniciste de la réalité – qui dérive d'une conception objective de la rationalité, implicite dans un monde créé par l'homme – n'a pas de sens si on l'applique à l'homme lui-même. De manière illusoire, cette vision a un sens partiel, et nous rend capable de rejoindre une certaine connaissance de base de nous-mêmes, ou d'avoir un moyen par lequel – si nous acceptons de nous comporter comme les machines que nous avons créées – pour être capable de formuler une théorie acceptable de la réalité et de notre façon de vivre en elle.

En réalité, c'est cela que don Giussani tente de critiquer quand il nous dit, avec insistance et presque une pointe d'irritation, que nous ne nous faisons pas seuls ; qu'aucune explication à laquelle nous pourrions arriver concernant notre origine et notre agir « moment après moment » est totalement convaincante ; qu'aucune « intelligence centrale » ne peut être identifiée chez l'homme si ce n'est comme une métaphore semblable à celle par laquelle, dans la culture moderne, la raison humaine a réduit les fonctions extramécaniques attribuées au cœur. Moi, je ne me fais pas seul ; il n'y a pas un « moi » qui fonctionne de cette façon. Si je cherche le « moi » en tant qu'auteur de moi-même, c'est comme si je fouillais dans un paquet sans rien trouver d'autre que de la confection. Bien entendu, il y a quelque chose dedans, un « moi » quelconque, qui semble ne pas s'être engendré de lui-même. Seulement si l'on considère le « moi » qui bat et qui pense comme la projection de quelque chose d'autre, tout commence à acquérir un sens. Si l'être humain est considéré seulement >>>



PREMIER PLAN

AVANT-PREMIÈRE MEETING 2010

» comme un ensemble de processus mécaniques et déterministes où la raison excelle, il faut un processus de censure pour exclure l'idée d'un « fantôme » qui doit se trouver au centre de la machine : le cœur. Ce fantôme est le vrai « moi », cet élément essentiel et originel du cœur humain, que le chirurgien faisant des transplantations ne peut pas trouver.

Ce « moi » n'est pas seulement là-dedans, mais en société il semble être avec quelque chose d'autre. Dans le cœur de chacun de nous, il y a encore quelque chose qui ne s'explique pas. De plus : il semblerait qu'il existe quelque chose qui ne peut pas être réduit, ni compris selon les méthodes qui semblent fonctionner pour toute autre chose, ou au moins pour la majeure partie des choses que nous affrontons dans notre vie de chaque jour. Peut-être pourrions-nous dire que, par définition, le cœur peut se définir comme étant incapable de se comprendre lui-même.

LE DÉBUT DE L'HUMANITÉ

Et ici le cœur se révèle selon sa vraie nature : le lieu de ce qui dans l'homme ne peut pas être réduit par la convoitise humaine d'une explication, un désir qui semble émerger du cœur même. Peut-être que le cœur n'a pas plus le droit que la raison de s'affirmer comme centre de l'être humain. Peut-être qu'il est vraiment une métaphore. Mais si c'est le cas, c'est une métaphore au-delà de laquelle il semble ne plus exister d'autres possibilités. Par conséquent, le cœur rendrait dramatique le dilemme central de l'homme, mais offrirait aussi un début de raison exploitable et fiable. Le cœur est l'entité où mon humanité semble, pour la première fois, émerger, commencer, avoir une origine. Donc, s'il s'agit d'une métaphore, c'est à travers elle que nous découvrons l'unique fondement qui s'avère convenable. Mais même cela, si on l'examine,

n'arrive pas à donner son origine, sa voix intérieure, l'impulsion qui génère sa pulsation.

Donc, nous avons ce paradoxe : ce « moi » qui se trouve au centre de chaque être humain n'est pas une sorte d'autorité autonome, séparée et bien localisée, mais une sorte « d'association » entre ce qui est évident et quelque chose qui semble ne pas l'être. Certes, mon « moi », c'est moi mais c'est aussi quelque chose de mystérieusement autre. « Mes » désirs ne sont pas complètement « miens » dans le sens qu'ils ne sont pas la résultante d'une adéquation claire entre mes exigences et l'identification de mes possibilités immédiates. Ils dérivent aussi de cette altérité qui amène à cette confusion que la raison humaine a appelé irrationalité. Le cœur, source d'un désir qui est accompagné par cet autre d'où je suis venu, me parle à chaque instant de ce que le moi cherche vraiment, de ce qu'il veut vraiment, de ce qu'il est vraiment.

UN POINT DE DÉPART

Ici nous devons nous arrêter pour éviter un court-circuit. L'idée de ce que le cœur désire ne peut pas et ne doit pas sonner comme une injonction sentimentale et morale à suivre une direction déjà établie. Il s'agit d'un point de départ, non pas d'une indication de repentir. Si nous allons immédiatement aux conclusions, nous fermons la discussion, nous créons un court-circuit, mortel si l'on considère les réductions déterministes que nous venons de décrire. Non. À ce point, nous devons prendre une respiration profonde et nous préparer pour le vrai voyage.

Le cœur nous fera comprendre la nature et la portée totale de notre désir. La recherche doit être profonde et totale. Elle commence avec la vraie demande qui scande par son rythme chaque journée de notre vie. **T**

Ni la douceur d'un fils ni le respect/ pour un vieux père, ni l'amour juré/ qui devait faire la joie de Pénélope/ ne purent vaincre en moi l'ardeur/ à prendre expérience du monde/ et des vices humains et de leur valeur ; / mais je partis sur la mer grand ouverte » (*Enfer*, XXVI, 94-100). Rien ne peut retenir Ulysse : ni la tendresse pour son fils, qu'il abandonne encore bébé quand il part pour la guerre, ni la piété pour son vieux père, ni l'amour pour Pénélope, qui lui restera fidèle pendant vingt ans. Une « ardeur » radicale et implacable, un désir brulant de connaître les « vices humains et la valeur », de « devenir expert du monde », une « avidité » – comme l'appelle Pavese – le poussant à pénétrer



Cette ardeur pour l'infini

La tendresse envers son fils, la piété pour son père, l'amour pour Pénélope. Rien ne peut apaiser l'« avidité » qui pousse Ulysse à partir. Une exposition à Rimini parlera de son « vol fou », qui questionne inlassablement les lecteurs et qui a inspiré un texte de don Giussani. Ce qui définit la raison « est **LA TENSION À CONNAÎTRE L'AU-DELÀ** »... Nous avons demandé à l'un des organisateurs de l'exposition de nous la présenter.

PAR CARMINE DI MARTINO

dans la dernière profondeur des choses, origine et destin, le contraignant à entreprendre cet ultime et impossible voyage, qui lui procurera le naufrage et la mort. Voici la figure de l'Ulysse de Dante, un personnage qui dépasse de plusieurs façons les traits du héros grec.

Il est notoire que Dante recrée son personnage en réinventant la mort : « Quand/ je m'éloignai de Circé... ». En donnant la parole à Ulysse, le poète s'inspire d'un passage du livre 14 des *Métamorphoses*, là où Ovide affirme qu'en quittant Circé, Ulysse et ses compagnons seraient allés à l'encontre d'une « navigation incertaine, d'un long parcours, et des périls de la mer furieuse ». Vers où ? Le génie de Dante poursuit la narration là où Ovide l'avait interrompue, en opérant la transformation : son

Ulysse ne se sépare pas de Circé pour revenir à elle, mais pour aller plus loin, au-delà des colonnes qui marquent les limites du *Mare nostrum*, de ce qui est connaissable, saisissable par l'humaine raison, vers l'océan inconnu de la signification totale pour laquelle son âme brûle d'une « ardeur » que rien ne peut freiner : « Mais je partis sur la mer grand ouverte/avec seulement un vaisseau et cette petite/compagnie dont jamais ne fus abandonné ».

AU-DELÀ DES COLONNES

Désormais « vieux et lents », après avoir vu et connu tout ce qu'ils pouvaient voir et connaître, Ulysse et ses compagnons se trouvent devant les colonnes d'Hercule, à la limite extrême de la capacité de pénétration de

l'homme, telle qu'elle avait été fixée par l'existence et par la sagesse humaine.

C'est le lieu du drame. Tout raisonnement suggère de s'arrêter devant « ce passage étroit/ où Hercule plaça, en signe, ses deux bornes/ afin que l'homme plus outre ne passât ». Mais Ulysse ne s'arrête pas, il ne renie pas sa soif, il ne plie pas le désir de connaissance qui tisse le fond de son être, il reste fidèle à l'anxiété qui a mu toute sa recherche et il appelle à cette même fidélité ses compagnons : « Considérez quelle est votre origine,/ vous ne fûtes faits pour vivre comme des bêtes, mais pour suivre vertu et connaissance ». Donc, conscient du risque mortel, il tourne le dos à la sagesse et il va au-delà, il se décide pour le « vol fou », en franchissant la frontière, avec ses camarades. >>

» Cinq mois après le dépassement du détroit de Gibraltar, les navigateurs ont pour un instant la sensation d'avoir atteint le but : ils voient « une montagne sombre, dans le lointain » (plus loin on découvrira qu'il s'agit de la montagne du paradis terrestre), mais leur joie se transforme vite en pleurs : un tourbillon impétueux les emporte et la mer se renferme sur eux, « comme il plut à un Autre ». L'interprétation de l'Ulysse de Dante et la raison pour laquelle il traite ainsi son personnage, sont assez débattues et par certains aspects irréductiblement controversées.

D'un côté, les critiques voient en Ulysse le témoin idéal de la nature et de la stature de l'homme. Selon Osip Mandel'stam (*Conversation sur Dante*), « Ce chant traite de la composition du sang humain, qui contient en lui le sel de l'océan ». Mario Fubini observe qu'il s'agit bien d'un instinct « inné dans l'homme », qui mène Ulysse à « faire face à des aventures si ardues et périlleuses », à tenter la traversée de l'océan mystérieux et illimité de la signification. Par le biais de « son » Ulysse, Dante s'adonnerait donc à une exaltation sincère du désir, une valorisation inconditionnelle de l'aspiration de la raison, de la volonté de connaître, et il établirait dans la fidélité à cette instance la ligne de démarcation entre ce qui est humain et ce qui est inhumain.

D'un autre côté, on trouve des critiques selon lesquelles Ulysse serait l'incarnation de la présomption humaine que Dante voudrait explicitement condamner, ayant subi lui-même cette tentation : tel un nouveau Lucifer, ou un nouvel Adam, en désirant plus que ce qui est permis, Ulysse aurait dépassé les bornes et osé se faire semblable à Dieu, en recevant la punition qu'il méritait. Très peu après la rédaction de la *Divine Comédie*, Pétrarque fit un reproche à Ulysse : « Il désira trop voir le monde » (*Triomphe de la renommée*). Boccace lui adressa un autre reproche : « Pour

vouloir voir, il dépassa les bornes » (*Amoureuse vision*). Ces commentaires révèlent une position, tout aussi bien catholique que laïque, qui a largement traversé notre culture et qui nous met sur nos gardes face à l'aspiration démesurée du cœur, en en stigmatisant l'excès : la soif de connaissance totale est quelque chose de laquelle il faut se dépouiller, surtout si on est croyant et si on veut laisser de la place à Dieu.

Souvent, à la première interprétation on associe une autre considération : dans le « vol fou » d'Ulysse il n'y aurait aucune folie, ni excessivité, ni culpabilité, mais plutôt seulement la représentation de la grandeur et de la noblesse de l'élan humain et de son impossibilité à se réaliser. Selon d'autres critiques, parmi lesquels Benedetto Croce, l'épilogue néfaste de cette histoire serait à attribuer à la double identité de Dante, en même temps théologien et poète : ce que l'homme exalte, le chrétien le condamne. Le châtement « divin » par lequel se conclut le voyage est donc une action inéluctable accomplie par Dante théologien, fidèle aux enseignements de la doctrine chrétienne, qui doit punir la décision d'Ulysse, en le faisant sombrer au fond de l'océan. Par ailleurs Dante a placé Ulysse en enfer, non pas à cause du voyage, mais à cause de la tricherie. Dans le chant, les deux éléments sont en dialectique entre eux, sans harmonisation. Dans la deuxième interprétation, notamment dans une lecture « religieuse », on tend par contre à condamner le désir dans sa racine (on n'est donc pas loin de la condamnation de l'humain en tant que tel). Ulysse serait coupable d'arrogance intellectuelle, où le désir de connaissance croîtrait jusqu'à devenir présomption et mépris de toute limite, et la punition divine, le naufrage, ne serait que la juste conséquence. La faute d'Ulysse, semblable à celle d'Adam, est la prévarication du dessein divin et la non acceptation de l'interdiction (celle que Dieu avait donnée à nos premiers parents), à cause d'un accès de désir.

Dans cette optique, Ulysse commet une faute non seulement parce qu'il ose aller au-delà, mais bien avant, parce qu'il désire aller au-delà, c'est-à-dire il désire connaître le mystère, la signification de la totalité des choses. La punition à l'encontre de laquelle il va par son voyage finit par se rabattre sur ce qui vient avant : le désir. Le désir même est coupable, son accès et son absence de mesure sont une folie.

Dans cette perspective, il est bien sûr nécessaire d'interpréter le « petit discours » non pas comme une déclaration sur la nature de l'homme (« vous ne fûtes faits pour vivre comme des bêtes... »), mais comme une tromperie. Dans les deux clés de lecture qu'on a synthétisées, il est clair que les aspects que la première interprétation valorise sont ceux que la deuxième tend à éclipser, et vice-versa.

Il y a toutefois une troisième possibilité d'interprétation. Dans le chant d'Ulysse subsistent, dans une tension dramatique et réaliste, une valorisation cristalline du désir et de la stature humaine, et la dénonciation de la tentation dans laquelle l'homme tombe depuis toujours : celle de prétendre identifier l'absolu avec une image qu'il a en tête, en fixant par lui-même le chemin qui l'y conduirait. Dante ne résoud pas cette tension, il ne cède pas au moralisme de ces positions opposées. D'ici découle la fascination que l'Ulysse de Dante dégage, et en qui chacun de nous se reconnaît, dans la même soif de totalité, dans cet élan irrépressible de tout connaître, à ne pas être faits « pour vivre comme des bêtes, mais pour suivre vertu et connaissance ». Dans la conscience de Dante coexistent sans s'exclure réciproquement la reconnaissance des limites posées par la raison de l'homme et l'affirmation de l'aspiration structurelle et irréductible à connaître le mystère.

Donc, bien que très accréditée, l'interprétation du « petit discours » comme tromperie ne parvient pas à



nous convaincre. Nous ne sommes pas convaincus par l'identification des colonnes d'Hercule avec la prohibition biblique *tout court* (« Tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre... »), ni par la lecture de l'Ulysse de Dante comme une figure négative, comme un héros païen ou un Prométhée de la Renaissance, synthétisant la présomption humaine, qui s'opposerait au prototype authentiquement « chrétien » que Dante voudrait indiquer à ses contemporains ou à la postérité.

UNE IMAGE PUISSANTE

En effet, tandis qu'il punit la « folle » prétention de saisir l'au-delà mystérieux, Dante n'entraîne pas dans la punition et ne considère pas comme une « folie » ni le désir, ni la décision d'aller au-delà et de pénétrer dans l'inconnu, quoi que ceci puisse sembler exorbitant. Hercule, avec « ses bornes », symbolise l'homme sage qui prend conscience de la limite posée par l'existence même au désir humain de connaître la signification de tout et il invite donc l'homme à redimensionner ce désir même, à rester à sa place. Accepter les bornes : telle est la quintessence de la sagesse païenne ou mondaine.

Dante sauve son Ulysse de cette mesure et en fait donc le symbole de la grandeur humaine. Il n'est pas fou l'homme qui décide d'honorer sa vocation à comprendre le sens du monde : le fait qu'Ulysse décide d'entreprendre ce voyage est signe d'une folie qui est plus saine de toute santé humaine, puisque c'est la stature humaine entière qui défie la sagesse, la mesure.

Mais il y a une autre folie, qui est par contre fatale : elle concerne le comment du voyage, les moyens par lesquels Ulysse présume pouvoir atteindre la fin infinie. C'est ici qu'il tombe dans la tentation, dans la prétention. La barque de la raison, avec ses arguments, est trop petite. Ses forces ne peuvent pas faire face à une pareille tra-

versée. La folie ne concerne pas le fait d'avoir entrepris le voyage, mais le fait d'avoir eu la prétention de « mesurer » l'infini par les mêmes moyens par lesquels on mesure le fini.

C'est ce qu'observe courageusement et clairement don Giussani : « Mais en vertu de la même « stature humaine » qui lui avait permis de parcourir le *Mare nostrum*, une fois arrivé aux colonnes d'Hercule, Ulysse sentait non seulement qu'il n'avait pas atteint la fin, mais aussi que c'était comme si sa vraie nature se révélait à ce moment même. Donc il a défié la sagesse et il est parti. Il ne s'est pas trompé pour avoir été plus loin : le fait d'aller plus loin était dans sa nature d'homme. En décidant il s'est vraiment senti un homme [...]. La réalité de l'impact avec le cœur humain suscite la dynamique que les colonnes d'Hercule ont suscitée dans le cœur d'Ulysse et de ses compagnons, avec leurs visages tendus dans le désir d'autre chose. Pour ces figures anxieuses et ces cœurs pleins de nostalgie les colonnes d'Hercule n'étaient pas une frontière, mais plutôt une invitation, un signe, quelque chose qui les appelait au-delà d'eux-mêmes ».

Leur faute n'a pas été celle d'aller au-delà. La réalité, en tant que signe, renvoie à connaître l'au-delà. La tension vers cette connaissance définit la vie de la raison et en est la force motrice. L'Ulysse de Dante est l'image puissante et incomparable de cette tension à connaître l'au-delà, synthèse et accomplissement de la conscience de la grandeur humaine, du sens de la personne, de l'estime de la raison typiques de la civilisation grecque.

L'extraordinaire modernité de Dante émerge dans cette valorisation inouïe, dans cette sympathie audacieuse pour le désir humain de tout connaître, qui n'est pas obscurcie par la constatation réaliste de la tentation, de la présomption dans laquelle historiquement l'homme tombe et qu'il ne peut pas éviter. Pour Dante ce désir ne

s'oppose pas à Dieu, mais il est le chemin privilégié vers Dieu. Plus précisément, Dieu se « révèle » déjà dans la profondeur originale, infinie de ce désir. L'« ardeur » qui anime Ulysse est ce qui décide de sa stature humaine, son instinct le plus vrai. La même soif de connaissance de la totalité, y compris le divin, anime le voyage de Dante et lui permet de concevoir la *Commedia*. Dante est le vrai Ulysse : il ressent en lui l'ardeur qui pousse vers le risque son héros, mais son « vol » n'est plus fou, il ne nécessite pas de « rames », mais plutôt des « ailes », c'est-à-dire le soutien de la présence même du Dieu incarné.

DEVANT LA SOIF

Hors, tout en étant chrétien, Dante ne prend pas ses distances par rapport au désir d'Ulysse, mais au contraire il en esquisse une image lumineuse et puissante, avec laquelle il semble être condescendant. Ceci n'est pas à attribuer à une ambivalence de l'auteur, poète magnanime d'un côté et chrétien observant de l'autre. Il s'agit de l'aspect le plus digne d'attention : la figure d'Ulysse n'est pas en contradiction avec le christianisme de Dante. Il faut voir les choses autrement : Dante a pu créer un personnage comme celui d'Ulysse non pas *malgré* sa foi chrétienne, mais justement *grâce* à sa foi chrétienne. C'est ce qui permet au poète une exaltation si confiante du cœur de l'homme. La sympathie pour le désir de connaissance d'Ulysse n'est pas une distraction, un dérapage problématique et discutabile hors des canons du credo religieux. Au contraire, une pareille affirmation de la soif humaine est rendue possible seulement grâce à l'expérience de la réponse à cette soif. Il s'agit justement d'une réponse qui a le pouvoir de désaltérer la soif, et qui révèle donc cette soif en toute sa puissance originelle et contraignante, en y faisant face sans peur ni censures. 



Qu'est-ce que l'homme s'il se crée lui-même ?

« Pourquoi pendant que je vous parle ai-je envie de rire? ». Ceci, aucune découverte ne nous l'expliquera jamais. Après l'annonce de la première cellule synthétique, **PIETRO BARCELLONA**, professeur de philosophie du droit affronte le thème de la « vie artificielle ». Un paradoxe. Car une « séquence moléculaire » ne peut pas se demander ce que lui, il veut savoir : « le sens de la vie ».

PAR PAOLA BERGAMINI

LA NOUVELLE a fait le tour de toutes les rédactions : le biologiste américain Craig Venter a créé une bactérie qui possède un génome artificiel et qui s'autoréplicque. C'est ainsi que le 21 mai, presque tous les journaux ont titré avec plus ou moins d'emphase : « La première cellule artificielle créée », « Plus près de la vie

artificielle », « Une cellule créée en laboratoire. "La vie artificielle" ». La plus explicite, la couverture de *The Economist* avec une nouvelle version de la *Création du Jugement universel* de Michel-Ange.

Scientifiques, théologiens, philosophes,



Pietro Barcellona

experts en tous genres ont été interpellés. Puis, à y regarder de plus près, on comprend qu'il y a bien une découverte scientifique mais que nous sommes encore loin de la reproduction d'un être vivant en laboratoire. La perspective est pourtant la suivante :



partir d'une bactérie pour arriver à la reproduction de la vie. Et peut-être demain, de l'être humain lui-même. Mais la science sera-t-elle jamais en mesure de « déchiffrer » l'homme dans chacun de ses recoins ? Ou bien ce « complexe d'exigences et d'évidences originelles » qui constitue sans équivoque l'essence de l'humain, est-il toujours un pas de plus au-delà de chacune de nos découvertes ?

Nous en avons parlé avec Pietro Barcellona, professeur de philosophie du droit à Catane.

La découverte de Venter a suscité un débat sur ce qu'est la vie.

J'ai lu. C'est un sujet dont je m'occupe depuis vingt ans. Depuis que je suis dans le domaine des neurosciences, qui reconstruisent les parcours mentaux sur les bases du diagnostic par l'imagerie par exemple, je cherche à expliquer le fonctionnement de la pensée humaine en termes biochimiques. Mais je me pose cette question : l'être humain peut-il être réduit au vivant en général ? C'est la clé de voûte pour affronter le problème.

Nous arriverons à expliquer 99% du fonctionnement biologique à travers le savoir neuroscientifique, mais nous n'expliquerons jamais pourquoi en ce moment, pendant que je vous parle, j'ai envie de rire. Ou le fait que je pense les choses que je dis. Parce que nous, nous sommes, comme le disait Maria Zambrano, la vie qui se sait, qui se connaît elle-même et qui sait ne pas savoir. C'est la particularité des êtres humains. Le plus, par rapport au vivant, c'est que nous savons à la fois que nous sommes des êtres

vivants et que nous ne pouvons pas connaître tout ce que nous sommes (autant être des êtres vivants que de ne pas connaître tout ce que nous sommes). Paradoxalement, le savoir des ignorants est ce qui nous empêche d'être réduits à des machines, à n'importe quel être vivant. Ce savoir est la psyché, l'âme, l'esprit.

Le théologien Bruno Forte, interviewé par le *Corriere della Sera*, a souligné que d'un point de vue théologique on ne peut pas parler de création. Car la création est ce qui provient du néant.

Si au commencement de tout on pose le hasard, scientifiquement cette réponse n'a pas de sens. À l'inverse, elle n'est pas insignifiante si on parle de l'homme comme de quelque chose qui n'est pas réductible à une chaîne moléculaire.

Dans ce cas (s'il ne l'est pas), alors il y a le problème de la liberté, d'avoir des explications en terme de bien et de mal sur ce qui arrive. D'ailleurs, si l'individu choisit, prend position, produit une réflexion, cet acte transcende le côté purement biologique de la combinaison qui a déterminé l'ADN artificiel de Venter. C'est un autre ordre. Nonobstant toutes les tentatives qui ont été faites pour expliquer la conscience avec la chimie, la raison pour laquelle nous savons ce que nous faisons, nous nous posons les problèmes que nous nous posons, par bonheur personne n'arrive à l'expliquer.

Mais alors, il s'agit d'un problème de connaissance ?

Je préfère parler de conscience. Le savoir que quelqu'un acquiert du point de vue de la pure cognitivité, l'animal peut l'atteindre aussi.

L'être conscient n'est pas la connaissance du faire, c'est l'interrogation sur le sens du faire, c'est-à-dire la vie qui apprend sur elle-même et se pose le problème du sens qu'elle a. Un animal entre en rapport avec le monde extérieur à travers un système qui est semblable au système immunitaire, c'est-à-dire en

L'être conscient n'est pas la connaissance du faire, c'est l'interrogation sur le sens du faire.

décodant des informations. Il n'a pas la conscience, c'est-à-dire cette chose étrange qui fait que pendant

que je vous parle, je me demande qui je suis et me vient le doute que, peut-être, je ne suis pas ce que je semble.

Freud avait découvert que tout ce que nous faisons n'est pas transparent pour nous-mêmes et ne le sera jamais. La psychanalyse peut être une grande alliée d'une pensée non réductrice. La conscience est quelque chose de partiel qui interroge. C'est pour cette raison que l'homme devrait avoir l'humilité de reconnaître qu'il ne sait pas tout. Exactement le contraire de ce que certains scientifiques affirment, je pense à Edoardo Boncinelli ou Piergiorgio Odifreddi qui sont convaincus que, tôt ou tard, nous comprendrons tout.

Ils devraient se rendre compte que nous sommes sur un plan absolument différent de l'explication causale.

C'est-à-dire qu'il existe un seuil de mystère ?

Non, il existe une route qui n'est pas une séquence causale, de causes >>>

» et d'effets. Il y a cette existence de la psyché, qui est une réalité.

Ce n'est pas une imagination que nous ayons des pensées qui ne sont pas fonctionnelles par rapport à la vie, que nous ayons une activité onirique qui n'est pas fonctionnelle par rapport à la vie. S'ils se mettent à ce niveau, il est facile de les mettre en défaut. Celui qui pense que la vie n'est qu'une séquence moléculaire, que tout ne tend qu'à la survie et que cette survie peut être déterminée par des processus chimiques, doit répondre à cette question : « Mais qui établit que la découverte de Venter est fonctionnelle ? Que d'un point de vue de l'évolution il serait peut-être préférable de ne pas la faire ? Qui en mesure l'efficacité ? ».

Mais la finalité, ce n'est pas la découverte. Toutes les découvertes du monde ne nous diront jamais ce que nous voulons savoir, que quelqu'un nous dise.

Pardon ?

Je veux savoir quel sens il y a à ma vie. Si mon passage sur cette planète où je souffre, j'aime, je me diverte, a un sens qui me transcende. Si mon action est seulement le fruit de chaînes causales, si celles-ci donnent des séquences moléculaires ou si ce sont des séquences de flux cérébraux ou encore d'un autre genre mais toujours des séquences biologiques, biochimiques...

Alors, franchement, personnellement cela ne m'intéresse plus de vivre. Le problème c'est que si nous sommes curieux, c'est parce que nous ne sommes jamais

complètement réduits à l'objet de la recherche.

Comme la liberté que vous avez soulignée auparavant...

La liberté de l'homme a besoin du mystère, de l'indétermination. La liberté s'associe à la douleur, à la perte. C'est pour cela que les hommes ont peur de la liberté. Cela fait peur à celui qui commande et à celui qui est commandé.

Notre monde est un monde qui veut être commandé, la plupart des hommes sont assaillis par le consumérisme qui rend grégaire, qui devient le patron, qui empêche le désir et épuise tout dans l'instant. Et l'homme ne pense pas à la liberté. L'homme consumériste est celui qui est le plus gouvernable.

Si l'homme ne peut être réduit à ses données biologiques, alors il faut forcément penser à une création divine.

Comme l'ont pensé toutes les religions dans l'histoire de l'humanité. La création doit obligatoirement être intentionnelle.

Comme le disait Einstein : « Dieu ne joue pas aux dés ». La création est une puissance qui se manifeste en donnant la vie à quelque chose de nouveau qui pourtant a été de quelque façon imaginé, pensé et voulu. La création a une explication dans le créateur. Elle ne surgit pas par hasard.

Le peintre, face à sa toile, possède un monde intérieur qu'il veut exprimer à l'extérieur. Comment peut-on imaginer un tableau de

La découverte

Entre 1995 et 2000, deux biologistes américains, **Craig Venter** et **Hamilton Smith**, ont « recréé » le génome humain.

Ils sont arrivés à créer une cellule synthétique : une bactérie qui possède un génome artificiel et qui s'autoréplique.

La cellule artificielle est en elle-même naturelle, mais complètement contrôlée par un ADN artificiel.

Sur la photo à droite : le biologiste américain Craig Venter.

Van Gogh comme un pur hasard ? La création est un acte d'amour par lequel l'auteur produit quelque chose dans lequel il peut se réfléchir. Je ne suis pas d'accord avec Emanuele Severino qui considère la création comme un acte cruel : les choses provenant du néant seraient destinées à retourner au néant. Je ne suis pas d'accord.

Comment la voyez-vous ?

Non pas pour des raisons de foi mais par sensibilité, pour moi la création est un acte d'amour. La création picturale ou musicale en est l'exemple le plus éclatant. Il s'agit d'un don. C'est-à-dire la manifestation de l'oblativité de soi envers soi. Un musicien réécoute les notes qu'il écrit, un peintre contemple sa toile.

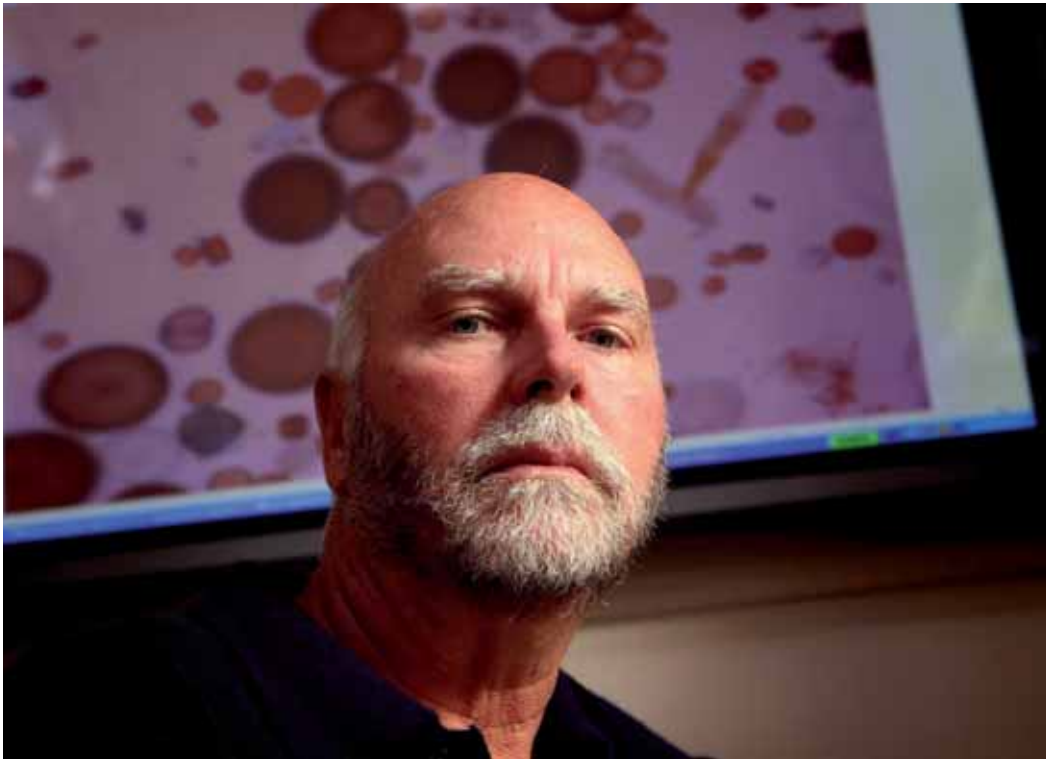
La création conduit à la raison pour laquelle nous avons été

**La création est une intention.
C'est l'intention de donner
et d'être reconnu.**



SOCIÉTÉ

QU'EST-CE QUE L'HOMME
S'IL SE CRÉE LUI-MÊME ?



lise, manipule, abuse, étouffe la matière parce qu'elle ne la prend pas en considération.

Une dernière question en revenant à la question initiale : on a dit que la découverte de Venter (cette découverte), au fond, est une preuve ultime de l'intelligence humaine...


Il y a une espèce d'obsession qui veut que l'intelligence soit ce qui constitue, de façon spécifique, le miracle de la vie humaine.

Je crois, au contraire, que l'intelligence appartient au monde naturel. C'est une simple capacité de l'organisme à calculer ce qui lui sert pour survivre : l'ordonnance cognitive des structures à travers laquelle il entre en contact avec le monde. C'est une rationalité confiée aux dispositifs de la vie.

Alors que ce qui n'est pas confié aux dispositifs de la vie, au sens biogenético-évolutif, c'est l'amour. Et on n'explique rien sans l'amour. Non seulement celui entre un homme et une femme, mais l'amour d'un père aimant qui nous a fait naître en acceptant la liberté.

Nous sommes destinés et nous sommes libres. L'amour est la chose qui distingue notre dimension au monde par rapport à tout le reste. J'ai écrit, récemment, que le principe « de ne pas faire aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse à toi-même » est le principe de l'utilitarisme intelligent. Si je n'ai pas la force de me battre, il vaut mieux que je trouve un compromis.

À l'inverse « Aime ton prochain comme toi-même » est bouleversant. Quiconque a dit cela ne peut être qu'un Fils de l'homme qui est aussi Fils de Dieu.

Çà, c'est une révolution. 

mis au monde, le sens de la naissance. Qui est aussi le thème d'une conversation entre Giovanni Testori et don Luigi Giussani, publiée dans la collection « Libri dello spirito cristiano ».

Un livre extraordinaire. Qui me convient particulièrement. Dans la naissance, il y a toute la fragilité de ce « grumeau », comme l'appelle Testori, qui petit à petit se développe et atteint le signe physique, charnel du rapport d'amour avec ses propres géniteurs, envers un père amoureux qui est celui qui a vraiment voulu que ce grumeau vienne au monde.

Nous revenons au même point : la création est une intention. C'est l'intention de donner et d'être reconnu. D'entretenir une relation avec quelque chose qui me reflète d'une certaine manière mais qui est aussi différent. Ça, c'est le mystère de la vie : les enfants sont fils mais, en même temps, ils sont pères.

Dans ce livre, on retrouve plusieurs fois la phrase « être voulus et aimés par Dieu »...

C'est le concept de la naissance, opposé à celui de création *ex nihilo*. La naissance est la création voulue. Ce que je répète souvent dans mes livres : un homme devient mature quand il veut un enfant en raison du sens de la vie. Pas en termes de procréation pour que l'espèce se perpétue.

Il désire un enfant parce qu'il veut quelque chose qui le transcende et dans le même temps le continue, sans le répéter comme un clone. Testori m'a touché lorsqu'il affirme que le sens de l'idée de naissance tombe dans l'indifférence, fruit de la culture matérialiste.

Vous pouvez l'expliquer mieux ?

Je suis un communiste, mais je n'ai jamais été un matérialiste. Nous sommes face à une culture qui uti-



VIE DE CL

Week-end dans les Ardennes



La force aimante d'une communauté

Le week-end de la Pentecôte, du 21 au 24 mai 2010, la communauté de CL Belgique s'est retrouvée à passer trois jours dans les Ardennes. Voici quelques témoignages pendant l'assemblée du dernier jour : cela a été un jugement sur l'expérience de l'année écoulée et surtout un grand signe sur la façon dont **UNE VRAIE AMITIÉ peut soutenir le chemin de chacun vers sa propre destinée.**

CHERS AMIS, je vous dis merci parce que vous m'avez fait me sentir chez moi et surtout dans l'Église. Vous m'avez donné la possibilité de continuer le chemin de foi et d'appartenir à l'Église, en particulier au Mouvement. Même si on a le désir de continuer son chemin, c'est une grâce de pouvoir avoir des amis avec qui le partager. L'expérience de Bruxelles a été pour moi la première expérience à l'étranger, dans

un pays où même la langue m'était étrangère. Et même le fait d'aller à la messe avec ma famille, sans rien comprendre à ce qui y est dit, pouvait devenir, dans le temps, un geste vide et sans signification. Au contraire, grâce à vos visages, j'ai pu continuer à rencontrer le Christ. Avec l'école de communauté, et grâce à mes amis, j'ai pu également continuer à approfondir mon chemin de foi. Vos visages sont pour moi, qui suis peu inclinée aux changements, ceux





de nouveaux amis avec lesquels partager ce chemin.

Même si nous serons loin de vous, car je rentre en Italie pour le travail, la mémoire reste et me relance vers l'avenir. Je vous remercie d'avance pour la compagnie que vous ferez à mon mari. Je sais que je le laisse ici à Bruxelles en bonne compagnie ! Je vous embrasse.

Benedetta

LA POSITION ORIGINELLE

En repensant à l'expérience faite durant les vacances en Ardennes [de la foi vient la méthode, *ndr*], il y a une phrase que nous avons lue dimanche matin qui m'a particulièrement frappé : « Tout dépend de la position originelle face aux choses : si l'homme a les yeux grand ouverts ou bien s'il se couvre le visage avec le bras, comme un enfant qui fait un caprice ». À peine lu, j'ai senti que cette phrase jugeait d'une certaine façon mon attitude jusqu'alors durant ces vacances. Mais c'est plus particulièrement un fait qui s'est passé cette même matinée qui me l'a vraiment fait comprendre.

Nous sommes allés à la messe dans un petit village voisin. À peine entrés dans l'église, j'ai remarqué qu'il y avait un groupe de petites filles vêtues de blanc, des petits garçons en costume, des décorations florales et de nombreuses personnes en vêtements de fête. On ne pouvait s'y tromper, ces enfants allaient faire sous peu leur Première communion. Ma première réaction a été de dire : « Oh non, la messe sera longue ! ». et c'est avec ces sentiments que je suis allé m'asseoir, attristé, au fond de l'église.

Cependant, quand la messe a commencé par l'entrée des enfants en procession, le chœur a entonné un chant qui s'intitulait : « Comme

un enfant ». Ce chant m'a complètement bouleversé, et a provoqué en moi une émotion face à ce qui était en train de se passer chez ces enfants. Ça a été une très belle messe. Cela m'a fait comprendre une chose très simple : d'habitude, je ne suis pas dans une position d'ouverture. Ce qui me sauve, c'est qu'il arrive toujours quelque chose en dehors de moi qui me remet en jeu, m'ouvre, remet ma liberté en mouvement. Alors, nous ne sommes pas condamnés de façon définitive à être fermés, car il suffit d'un instant d'attention et quelque chose d'Autre te remet immédiatement en « piste ».

Stefano

SUIVRE ET IMITER

On nous a proposé un texte pour ces vacances. J'avoue ne pas l'avoir assimilé jusqu'au bout... Pourtant, il y a quelque chose qui m'a frappée. Le texte parle de « méthode ». Plus précisément de « méthode » du christianisme et du mouvement : suivre et imiter.

Ces deux mots, d'un côté, je les reconnais facilement comme vrais, de l'autre, ce sont comme deux véritables clignotants rouges... qui signalent le danger, car j'ai constaté bien souvent combien il est très facile de basculer dans une obéissance déférente et dans l'annulation de soi, en établissant un rapport de dépendance qui nous asservit au lieu de nous affranchir.

Ce qui a retenu mon attention dans ce texte, c'est une constatation à la fois évidente et simple... mais qui n'est pas pour autant « facile à appliquer »... Car pour l'appliquer telle quelle, il faut vraiment être simple comme des enfants. On y dit que l'imitation est tout d'abord une loi de la vie, à tout niveau, et non pas une « loi » chrétienne. C'est flagrant

en effet : l'enfant grandit en imitant (tous les enfants que l'on a eus devant les yeux ces jours-ci nous le prouvent). Ce qui compte, ce n'est pas le résultat, mais le fait d'imiter. À force d'imiter, on apprend.

Margherita

TRAITÉ COMME UN FILS

Je m'appelle Lorenzo et je suis étudiant en droit à Milan. Je suis venu en Belgique pour faire un stage au parlement européen. Je voudrais raconter les pas que j'ai faits ici en Belgique durant ces trois mois.

Je suis arrivé ici avec le doute et la crainte que l'expérience du mouvement à l'étranger ne soit pas la même qu'en Italie. La réalité m'a clairement démontré le contraire.

J'ai été fortement frappé par la manière dont j'ai été accueilli et regardé par le mouvement belge, spécialement par ceux du groupe universitaire (CLU) et les *Memores Domini*. Ces gens-là m'ont regardé et traité comme un fils, même en sachant que je ne serais resté que trois mois avec eux. C'est quelque chose d'étrange car, dans la mentalité commune, les gens diraient plutôt : « Ne t'attache pas trop à lui car quand il s'en ira tu en souffriras beaucoup. »

Être regardé de cette manière a fait naître en moi une question importante : « Pourquoi est-ce comme ça ? Pourquoi ces gens me regardent comme ça ? ». Pour répondre à cette question j'ai dû impliquer toute ma raison et toute ma liberté. La réponse est simple, car ce regard correspond à mes exigences les plus profondes. J'en ai conclu : « C'est Toi qui agis dans ma vie ». L'impossible familiarité développée durant ce séjour est le plus grand signe de la préférence du Christ à mon sujet. C'est une préférence charnelle faite d'hommes. »

» Maintenant les circonstances changeront, je retourne en Italie et je dois étudier énormément afin de rattraper le retard pris pendant ces trois mois en Belgique. Mon désir le plus grand est que je puisse aller toujours plus profondément dans la rencontre que j'ai faite et d'avoir la grâce et la liberté de Le reconnaître dans les petites choses quotidiennes durant la dure période des études. C'est un travail personnel mais la beauté de notre compagnie est que nous pouvons, ensemble, nous entraider dans l'apprentissage de ce travail. Il suffit d'être attentif à ce qui arrive. Merci.

Lorenzo Di Masi

QU'EST-CE QUI REND POSSIBLE LA FAMILIARITÉ ?

Je m'appelle Marco et je suis en Belgique depuis le mois d'octobre pour un doctorat à Louvain-la-Neuve. Lorsque, il y a maintenant un an, j'ai su que je devais vivre ici pour les 3 à 4 prochaines années, c'était plutôt la peur qui dominait. Mais aussi l'incertitude sur les pas à faire, car j'allais laisser en Italie des amis de toujours. Malgré cette incertitude, l'été dernier, j'ai été littéralement accompagné vers ce grand moment du départ (Notre-Dame de Czestochowa fait des miracles). Certaines amitiés en Italie se sont cimentées ; c'est avec quelques personnes parmi elles que désormais je porte la vie. Une préférence est née pour Elisa qui est devenue ma copine : j'avais peur de la regarder car je ne comprenais pas comment cette histoire aurait pu tenir debout une fois que je serais parti. Et *last but not least*, je savais qu'une fois arrivé ici, j'aurais trouvé au moins un visage ami, celui de Maria, et que j'aurais la grâce de travailler près d'elle.

Voir ces faits déjà un mois avant de partir a fait en sorte que la peur du départ, même si elle n'avait pas disparu complètement, du moins laissait la place à une curiosité pour ce que j'allais trouver ici.

Qu'est-ce que je suis en train de découvrir ici ? Tout d'abord, vous, qui m'avez tout de suite accueilli et aimé, vous, avec qui s'est instaurée une familiarité possible, malgré les différences d'âge, de travail (ou d'étude), d'intérêt, de tempérament... Et dès la première bière en Belgique avec John, Maria, Giacomo,

vraiment qui me permet de ne pas me contenter de mon petit monde et qui me met en mouvement.

Tout d'abord, cela fait naître une affection toujours plus grande pour vos visages, un à un, même celui des personnes de « passage ». Ensuite, il y a les « miracles belges ». Avec Maria et Antonella nous avons commencé à faire l'école de communauté sur *Le sens religieux* avec des personnes plus âgées de la paroisse. C'est là que je me suis surpris libre de parler à des personnes parfaitement inconnues de ce que j'ai rencontré, en en redécouvrant la grandeur, tout d'abord pour moi, et découvrant ensuite comment cela peut l'être aussi pour elles, après une vie passée dans l'Église.

Ou encore, avec Giulia : j'ai commencé à aller chez Mariangela pour aider Giulia à faire des exercices de physiothérapie. Dès le premier instant, là aussi, ils m'ont accueilli comme un fils. Je me découvre toujours plus attaché à cette famille, au point d'y amener aussi mes amis et ma copine pour qu'ils puissent voir la joie de Mariangela, de Ricardo et des sœurs de Giulia, deux jumelles, et surtout qu'ils puissent voir comment Giulia est heureuse.

Face à tout cela, la demande est encore une fois : « Qui me donne tout cela ? ». Je veux connaître toujours davantage Celui qui est la réponse à cette demande, parce que, comme nous le dit don Giussani dans l'école de communauté que nous avons faite, c'est seulement lorsque je me découvre aimé gratuitement, que je peux me découvrir moi-même capable d'aimer de la même façon les personnes qui me sont les plus chères. Merci.

Marco 



Jacopo, Paulina, Matteo et deux amis de l'Italie, ma demande était la suivante : « Mais qu'est-ce qui rend possible, Qui rend possible, avec ces personnes-ci que je ne connaissais pas il y a une heure, la même familiarité (vraiment la même !) que celle que j'ai avec mes amis les plus chers ? » Et cette demande se répète encore maintenant face à la charité avec laquelle je me sens aimé ici.

Tout ceci n'enlève rien au fait que ma copine, ma famille et mes amis me manquent. Et même, je reconnais toujours plus que c'est le fait de regarder Celui qui me manque



VACANCES À LA BAVAROISE

Une famille franco-allemande a participé aux vacances de la communauté bavaroise. Par delà les frontières, l'expérience d'UNE COMMUNION UNIVERSELLE « qui émerge de façon insoupçonnée ».

PAR GAËLLE NESSLER

L'IDÉE JAILLIT lors d'un rassemblement amical chez Rosella & Ezio. J'observe mon mari Martin en grande discussion avec Antonia, une femme qui m'était inconnue jusqu'alors. Il s'avère qu'elle a vécu plusieurs années à Munich et donc elle connaît bien la communauté bavaroise de Communion et Libération. Mon mari est allemand et Antonia vient de lui faire une proposition inédite : découvrir la « version allemande » des vacances familiales de Communion et Libération.

DIRECTION LES MONTAGNES

Nous décidons de suivre les Antonia et sa famille jusqu'en Bavière. Arrivés à l'aéroport, nous sommes accueillis par une jeune fille très sympathique : Inès. Un téléphone portable à chaque oreille, elle jongle entre l'italien, l'allemand et le français afin de retrouver deux chanteurs napolitains avec qui nous avons rendez-vous. Enfin, nous nous retrouvons tous : Alfredo le chanteur avec son sourire ravageur, accompagnée de Paula, la vocaliste à l'énergie incroyable. Nous partons tous immédiatement vers les montagnes bavaroises.

Sur le parking du Familienhotel, nous sommes déjà attendus par Theresa, qui a invité le chanteur. Puis, le comité d'accueil s'élargit avec une effervescence de *Ciao, Guten Tag, Willkommen*, etc. Quelles retrouvailles pour Antonia et sa famille ! Nous sommes présentés dans la foulée. Instantanément les regards sont bienveillants, ouverts vers les « visiteurs » que nous sommes. Le soleil illumine chaque nouveau visage.


Devant les 150 membres du groupe, Alfredo commence son témoignage. Il explique comment, dans un contexte de total chaos à Naples, il a rencontré et commencé à suivre des personnes de Communion et Libération. C'est bien là, au milieu des poubelles entassées dans les rues, que cette rencontre a eu lieu...

Événement capital qui lui a rendu l'espérance de jours meilleurs et donné naissance à une amitié nouvelle. Le chanteur s'en inspire dans la composition de ses chansons : *Yamm'a vedè*, (Allons voir), *Alluccammo o bene* (Crions au bien). « Une chanson qui vient du cœur, raconte Alfredo, peut arriver jusqu'à Dieu ».

UNE MÊME TOILE DE FOND !

Le lendemain, nous faisons plus ample connaissance avec les personnes rencontrées la veille. Nous échangeons des idées, des liens d'amitié se tissent... Les personnes sont nouvelles certes, mais ce qui est le plus frappant c'est que la toile de fond est toujours la même : les laudes, les prières avant les repas, la balade avec pique-nique, la messe du soir, les soirées, les chants en canon... Ce sont bien des vacances de Communion et Libération : d'un pays à l'autre on reconnaît la même structure de la journée, la même façon de se retrouver, une communion universelle qui émerge de manière insoupçonnée. En Allemagne comme en France, nous suivons le même chemin.

Le séjour se termine sur un moment d'échanges lors de l'Assemblée. Martin, qui vient du Nord de l'Allemagne, rend hommage aux « Allemands du Sud » pour leur accueil chaleureux, pour nous avoir immédiatement intégrés dans le groupe. Comment une telle alchimie peut exister entre nous tous alors que nous ne nous connaissions pas ? Jamais nous n'aurions imaginé une telle force du mouvement, une telle unité au-delà des frontières.

Communion et Libération regorge d'une diversité de visages à découvrir, comme un kaléidoscope, qui déploie sa lumière tout au long d'expériences partagées. 

Mon chemin commence ici

Des Pyrénées à l'Atlantique, il y a presque 800 kilomètres que saint Jacques a parcouru pour témoigner du Christ. En cette Année sainte qui lui est dédiée, sept millions de pèlerins iront sur sa tombe. Nous l'avons fait nous aussi. En découvrant que **CHAQUE PAS EST UN DON**. Et que « s'il veut toucher notre cœur, Dieu se sert vraiment de tout ».

PAR FABRIZIO ROSSI

« **S**UIS TON OMBRE ». Il reprend son sac à dos et se remet en chemin. Cette nuit, ils ont dormi à huit à l'*hospital* San Nicolás de Puente Fitero, à 50 kilomètres à l'ouest de Burgos, dans un vieil ermitage roman au milieu des champs de blé de la *meseta* espagnole. « Que le soleil illumine le chemin » dit la bénédiction des deux responsables de maison, les *hospitaleros*. Dès que le soleil apparaît, on comprend que ce n'est pas qu'une formule : l'ombre indique effectivement la direction de l'Ouest. Et c'est là qu'ils vont tous, à Saint-Jacques-de-Compostelle, sur la tombe de l'apôtre Jacques.

Nous sommes sur le *Camino Frances*, le chemin que les pèlerins parcourent depuis plus de mille ans. Ils avancent, pas après pas, de 20 à 30 kilomètres par jour (en tout, il faut en faire au moins 100 pour obtenir l'indulgence, le double si on est à vélo), d'un bout à l'autre de l'Espagne. Le parcours fait presque 800 kilomètres depuis Saint-Jean-Pied-de-Port au pied des Pyrénées françaises, et 700 si l'on part de Puente la Reina, de l'autre côté du col de Roncevaux. C'est le point de rencontre des quatre routes qui traversent la France – depuis Paris, Vézelay, le Puy et Arles – auquel on doit le nom du *Camino*. Mais certains arrivent

de plus loin encore – de Rome par exemple – et remontent la péninsule par la *Via Francigena*. C'est un flux continu : chaque année ce sont deux millions de pèlerins qui se mettent en route, chacun avec ses raisons, et on atteint même les sept millions en ces années jubilaires (quand le 25 juillet, fête de saint Jacques, tombe un dimanche, comme en 2010). En cette Année sainte, nous aussi, nous nous sommes mis en chemin. Pour voir ce qu'il y a derrière les chiffres, pour voir ce qui fascine tous ces hommes qui abandonnent leur propre maison et passent leurs nuits d'un refuge à l'autre.

DU CAFÉ POUR DIX

Ils sont disséminés tout le long du parcours : *albergues*, *hostales*, *hospitales*... Comme celui de San Nicolás qu'un groupe de pèlerins de Pérouse – la confraternité de Saint-Jacques-de-Compostelle – a voulu restaurer il y a une vingtaine d'années. Quatre



lits superposés d'un côté, une petite table avec des bancs de l'autre. La lumière entre par l'unique ouverture de l'abside. Derrière un rideau il y a un petit four et une grande cafetière, signe qu'ici l'accueil est *made in Italy*. Et attention à ne pas éteindre le feu : une fois le café avalé, on en fait un autre pour l'offrir à celui qui passe. Les huit personnes qui ont dormi ici sont à peine reparties depuis une demi-heure que deux frères venant d'Afrique du Sud arrivent. « *Come in ! Vous avez soif ?* ». C'est un va-et-vient constant jusque tard dans l'après-midi, quand les pèlerins commencent à s'arrêter pour la nuit.

L'*hospitalero* Christian, un instituteur de Cologne, les accueille chaque jour en leur lavant les pieds dans une bassine, à la lumière d'une bougie : « En 2004, j'étais un hôte arrivé là par hasard. Et face à ce rituel, j'avais honte : pourquoi un homme s'agenouillait-il devant moi ? ». Aujourd'hui, en tant que volontaire de la Confraternité, il fait la même chose pour les autres, pour rappeler que c'est Jésus qui veut nous laver les pieds, qui veut nous aimer. « Beaucoup ne sont pas chrétiens », explique Judith de Budapest qui prépare les repas à l'*hospital* et soigne des ampoules. « Ils aiment le trekking et font le *Chemin* pour le côté sportif. Mais lorsqu'ils reçoivent ce don, ils ont l'intuition du sens. Ils ne disent rien. Ils pleurent ».

UN DON

Tout le Chemin est un don, à chaque pas. « Car il est constellé de miracles, petits et grands », raconte Christian, parti de la place Saint-Pierre en mars. Pas d'effets spéciaux, entendons-nous bien : souvent, il s'agit d'un autre pèlerin qui nous sourit sous la pluie, ou d'un paysan qui nous souhaite « *Buen camino* »... Ou « *Ul-tréya* », le salut que l'on se renvoie le

long de la route depuis le Moyen Âge pour s'encourager à aller *au-delà*. Et il y en a qui sont impossibles à oublier : « Comme ce qui m'est arrivé il y a deux mois, après avoir passé le col de Montgenèvre. Un soir, je suis entré dans un village. Il était tard, il faisait froid et je n'avais plus d'argent pour l'hôtel. J'ai sonné à la maison du curé qui n'était pas là.

À l'église non plus il n'y avait personne. J'ai attendu une heure en espérant voir quelqu'un, mais rien. Et au moment où je me suis levé, un homme est venu vers moi : « Tu es un pèlerin ? Où dors-tu ? ». J'ai pensé que c'était la police... Il s'agissait en fait du gérant d'un hôtel qui me proposait un lit : « Le maire m'a téléphoné : il t'a vu par la fenêtre. C'est lui qui t'offre la nuit ». Christian ne sait pas encore pourquoi, mais c'est arrivé : « Là, on comprend que l'on n'est pas seul, que Dieu est là ». Et il vient à notre rencontre, comme si nous cherchions à atteindre un but et que ce soit lui qui vienne nous prendre.

FACE À L'INFINI

La vie est ainsi faite. *Homo viator*. On part en programmant une étape, et la pluie se met à tomber. Alors on s'arrête et on se confie. Puis on repart, on se trompe de sentier, et quelqu'un nous remet sur le bon chemin. On fait un petit bout de chemin avec un autre pèlerin. On sait que l'on n'appartient pas au lieu que l'on traverse, sans patrie, toujours en exil. On apprend l'attente, la patience. Songer à nos limites nous paralyse. Il faut avancer en levant les yeux, en regardant les étoiles de la Voie Lactée que les pèlerins du Moyen Âge considéraient comme étant le reflet de la route de Saint-Jacques dans le ciel.

L'important est de ne pas perdre de vue les signes. Une flèche, un panneau, une borne avec une

coquille peinte. C'est le symbole des pèlerins qui, après avoir rejoint Saint-Jacques-de-Compostelle, marchaient encore trois jours jusqu'à l'océan, au cap Finistère, aux limites extrêmes du monde. Au-delà, c'était l'inconnu. Sur la plage, ils ramassaient un coquillage pour rapporter chez eux un peu d'infini, un souvenir de leur pèlerinage. C'est ici que, d'après la tradition, les disciples de Jacques ont débarqué à la recherche d'un lieu où ils pourraient l'enterrer. Saint Jacques, l'apôtre qui, avec son frère Jean, avait demandé à Jésus de siéger à ses côtés au ciel, et qui avait été provoqué par Jésus : « Peux-tu boire à ma coupe ? ». Pour être son témoin, il est allé aussi loin qu'il était alors possible. Mais, ne réussissant à convertir personne, il a quitté l'Espagne et est rentré à Jérusalem où le roi Hérode Agrippa l'a fait décapiter. Jacques a donc choisi de le boire ce calice. Il fut le premier martyr des Douze.

Huit siècles plus tard, une pluie d'étoiles révéla à un ermite de la Galice le lieu où les amis de Jacques avaient transporté l'arche avec ses reliques. *Compostela*, le champ de l'étoile. Et ce lieu est depuis devenu une destination pour une humanité en mouvement : de simples fidèles, des évêques, des mendiants, et même des prisonniers (qui pouvaient ainsi expier leur peine) ainsi que de grands saints comme François d'Assise.

AU PIED DE LA CROIX

Et aujourd'hui ? « Beaucoup ne parlent plus pour des motifs chrétiens » m'explique Jean alors que nous traversons El Ganso, un petit village à moitié en ruine, à trois jours de marche de León. Derrière nous, un campanile qui sert de nid à deux cigognes. « Franchement, je ne comprends pas le fait de marcher pour »

VIE DE CL

SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE

» marcher » dit-il en essuyant la sueur qui perle sous son béret militaire. La cinquantaine, il enseigne les lettres modernes à l'université de Perpignan. Depuis huit ans, chaque été, il fait une étape du parcours. Arrivée prévue : juillet 2013.

Pourquoi marche-t-il ? « Pour quelque chose de plus, mais sans avoir la prétention d'obtenir quoi que ce soit. Nous, les hommes modernes, recherchons toujours un intérêt. Le don, au contraire, est déjà dans le fait de pouvoir laisser ce qui nous appartient et partir : la conversion commence là. Parce qu'arriver ne dépend pas de moi ». Touché.

Il est certain que, dans la mesure où on arrive à le comprendre, quiconque se met en route vers la tombe de saint Jacques découvre cette fascination. Et il y en a qui en font de la route, qu'ils viennent

d'Europe ou d'un autre coin du monde : du Brésil, du Vietnam, des États-Unis, et même de la Corée du Sud. Comme Min, 67 ans, qui a passé sa vie à vendre des chaussures. Nous le rencontrons quelques kilomètres plus loin, aux portes de Rabanal del Camino, un village d'une douzaine de maisons en pierres le long d'un petit chemin de terre (qui, allez savoir pourquoi, porte le nom de Calle Real). À peine retraité, il a proposé à sa femme de venir avec lui à Santiago. Mais, pour l'instant, ce qui l'intéresse c'est de trouver un *hostal* avec la télévision : son équipe nationale joue contre l'Argentine, et même saint Jacques ne pourrait pas l'empêcher de voir le match.

On monte, malgré le soleil qui aujourd'hui ne pardonne pas. Huit kilomètres plus loin, à 1500 mètres d'altitude, on arrive à la « cime

Coppi » du *Chemin*, avec l'un des points de vue les plus chargés d'histoire : la Cruz de Hierro. Une croix métallique d'à peine un mètre, en haut d'un mât qui culmine sur une colline de cailloux. Les pèlerins les y apportent depuis des siècles, comme s'ils déposaient là leur propre poids (le mal, la douleur) pour les confier. Sur certaines de ces pierres, on peut lire une prière, ou un remerciement. Sur d'autres, la plupart, il n'y a qu'une simple signature. La base du mât est une explosion de couleurs : des bandeaux, des fleurs, des billets, des drapeaux, des milliers de photos de personnes chères à ceux qui sont passés. Et alors que les chants d'une messe en allemand retentissent dans le pré voisin, on pense à tous ceux qui les ont laissés là. On pénètre un instant dans leur histoire. On prie.



La cathédrale Saint-Jacques de Compostelle, consacrée en 1211. La façade ouest en style baroque a été construite au XVIII^e siècle, pour protéger le Portique de la Gloire des intempéries.



ACCUEIL MONASTIQUE

Les moines de Samos, à quatre jours de marche de la Cruz, le font depuis bien longtemps. Ils ne se déplacent pas, mais pour eux le *Chemin* est permanent. Et il ne s'est pas interrompu depuis mille ans, les moines ouvrant sans relâche la porte à ceux qui frappent. « Saint Benoît nous a enseigné à accueillir chaque pèlerin comme le Christ », nous raconte le père José Luis – le prieur – dans l'un des cloîtres les plus anciens d'Espagne. Et cela même s'il arrive que l'hôte s'enfuit avec la quête de la messe, comme cela s'est produit il y a trois jours

Qui sait, en revanche, ce qu'aura éprouvé ce pèlerin d'Andorre, la trentaine, arrivé là sans un sou, à qui l'on avait tout volé dans un hôtel, même son sac à dos et son sac de couchage. « L'un des moines lui a donné un petit matelas, un autre un pull... Nous l'avons complètement ré-équiper. Lorsqu'il est parti, il était ému : "Je prierai pour vous à Saint-Jacques" ». À côté du monastère, les moines possèdent une *albergue* d'une trentaine de lits superposés (« mais si l'on prend en compte les salles et les cloîtres, 500 personnes ont pu y dormir lors de la journée avec le pape en 1989 »).

À l'entrée, l'*hospitalero* Marc accueille les pèlerins en mettant à profit toutes les langues qu'il connaît. Jusqu'à sa retraite, il y a huit ans, il dirigeait une entreprise de pièces de rechange de voitures à Paris. Et maintenant, derrière un comptoir, il note méticuleusement les coordonnées de ceux qui arrivent et explique ce qu'est le *donativo* (une participation financière libre, *ndt*). C'est le pilier sur lequel s'appuie tout le *Chemin* : chacun est libre de donner une offrande pour la nuit, en payant ainsi un lit à celui qui ne peut se le permettre. Marc demande aux pèlerins leur date de naissance et leur montre le mur

en face du comptoir : certains de ses collègues ont peint la grande salle en la décorant de fresques représentant le cycle des mois de la cathédrale de León. C'est une façon de rendre ce lieu plus beau, tout en étant attentif à la propreté : « L'accueil commence par là », nous explique-t-il. Mais à présent, il doit s'en aller : quatre pèlerins viennent d'arriver d'Alabama. Et sans détour, il nous lance un « *Buen camino*. Aussi dans votre vie ».

On repart les yeux remplis de tous ces événements. L'ombre humide des chênes remplace désormais la lumière des genêts. Et tout n'est qu'une suite de montées et de descentes à travers pâturages et bois. Le but est proche. On peut le lire sur certains murs : « *Todo se cumple!* ». À Saint-Jacques, tout s'accomplit. Alors, on ne s'aperçoit même pas que désormais les sentiers ont fait place à l'asphalte, à la grisaille de la périphérie, à la distraction des pèlerins à peine débarqués d'un autocar, à la marée de petits commerces qui, entre pommades et souvenirs, campent le long du *Chemin*. Un petit pont, un feu rouge, et nous voilà dans les rues du centre. Le trafic est celui d'un jour normal de travail. Puis on arrive devant la cathédrale, avec ses tours et sa façade moussue. L'air de l'Atlantique se fait sentir. On monte les marches, ce sont les derniers pas. On est alors embrassé par le Portique de la Gloire, comme si tous ces prophètes et ces saints, sculptés il y a plus de huit siècles, nous attendaient depuis toujours. Saint Jacques est sur une colonne, au centre, lui aussi avec le bâton du pèlerin. Il semble nous inviter à lever le regard vers le Christ Roi, vers ses bras grands ouverts qui disent : tu es chez toi, de quoi as-tu peur ?

LA MANCHE DE DIEU

Un jeune, cheveux bouclés et petite barbe blonde, le regarde, les larmes aux yeux. Il s'appelle Ivars, il vient de Lettonie. À trente-cinq

ans, il possède déjà tout : carrière, santé, famille. Il explique qu'il n'est pas très religieux : il ne va à la paroisse – protestante – qu'à Noël et à Pâques. Alors, pourquoi a-t-il fait deux semaines de *Chemin* ? « Pour le sport », admet-il. « Mais aussi parce qu'au fond, quelque chose me manquait ». Et qu'a-t-il trouvé ? « Je voudrais bien le comprendre. Ce que je sais, c'est que je n'arrive pas à m'arrêter de pleurer. Je ne m'y attendais pas : je suis parti presque par hasard et je suis arrivé comme un homme foudroyé ».

Il nous raconte certains épisodes qu'il ne parvient pas à chasser de son esprit, comme lorsqu'il s'est perdu et qu'un paysan s'est occupé de lui et l'a escorté avec son tracteur jusqu'au bon carrefour. Jour après jour, des faits comme celui-là il en a accumulés à la pelle. Au point de pouvoir dire après avoir foulé tout ce chemin : « Maintenant, je vois que je suis loin d'être arrivé : mon chemin commence ici ». C'est là que l'on comprend qu'on ne peut pas continuer à peser ce que valent les raisons qui amènent les gens sur la tombe de saint Jacques, et que Dieu peut nous saisir même par un poil de barbe. Si l'on en veut une preuve, il suffit de demander au père José.

Depuis qu'il a été ordonné, en 1965, il passe chaque matinée dans l'un des quinze confessionnaux de la cathédrale. Et il assiste à des milliers de miracles de ce genre : « Parce que Dieu a le geste large », raconte-t-il. « Hier, par exemple, un homme est venu se confesser. Quand je lui ai demandé depuis quand il ne l'avait plus fait, il a éclaté en sanglots : "Cela va faire cinquante ans, père..." ». Beaucoup font le *Chemin* pour des motifs plus ou moins futiles. Mais nous ne devons pas nous effrayer : si Dieu veut toucher le cœur de quelqu'un, il se sert de tout ». Il a le geste large, Lui. **T**



La réalité est un fait donné

Olivier Rey est mathématicien et chercheur en philosophie au CNRS. Il a écrit, entre autre, *Une folle solitude* (2006) et *Itinéraire de l'égarement* (2003). À travers ces deux livres, l'auteur fait émerger la responsabilité que la science a dans **LA NÉGATION DE LA RÉALITÉ**. L'auteur est invité au prochain Meeting de Rimini.

Nous autres modernes, nous avons grandi dans le manque de sens : comment supportons-nous pareille aberration ?

Nous supportons un monde insensé, parce que nous ne pouvons pas faire autrement. Parce ce n'est pas nous qui décidons du contexte dans lequel nous vivons. Ce contexte général, c'est un monde qui qualifie sans cesse de plus importantes des questions qui sont en

réalité subalternes, et ne veut rien savoir de ce qui est fondamental. En même temps, nous ne supportons pas ce monde, nous le supportons de moins en moins.

Au 19^e siècle, Ernest Renan, dans un ouvrage intitulé *L'Avenir de la science*, écrivait : « Le grand règne de l'esprit ne commencera que quand le monde matériel sera parfaitement soumis à l'homme ». Au nom de promesses de ce genre, on

a demandé aux hommes de mettre de côté l'esprit, le temps que les problèmes matériels soient réglés. Mais d'une part, le monde matériel ne sera jamais parfaitement soumis à l'homme. D'autre part, les exigences de l'esprit ne peuvent jamais être remises au lendemain.

« Le sens n'est pas une affaire personnelle. Un sens qui ne vaudrait que pour soi n'en est pas un » écrivez-vous. Le pape a parlé du relativisme. Plus avant dans votre livre, vous dites que « plus l'individualisme croît, plus on a besoin de la science ». Pouvez-vous expliquer ces passages ?

Il y a une expression française que j'aime particulièrement : pour exprimer son accord avec quelqu'un dans une discussion, on dit qu'on

« lui donne raison ». La raison est souvent invoquée comme quelque chose à quoi chacun pourrait se référer pour son propre compte. En fait, la raison est une réalité qui nous est *donnée* par les autres. Le sens aussi.

C'est pourquoi dire que la question du sens, ou de la vérité, est une question individuelle, qu'il revient à chacun de trancher pour son propre compte, est une aberration. Considérer le sens comme une affaire personnelle ne nous rend pas libres, cela nous rend démunis, abandonnés. Et dans cet abandon, seules les assertions scientifiques apparaissent encore collectivement recevables, dans la mesure où elles n'en appellent pas à un choix, à une adhésion, à une fidélité, à un certain rapport aux autres, mais à un constat. L'ennui, c'est que toute la science moderne ne produit pas une parole qui nous fasse vivre.

« Si quelqu'un ne sait pas la vérité par lui-même, il est impossible qu'un autre la lui fasse connaître », écrit Galilée dans ses dialogues, à travers le personnage de Salviati. Galilée a fait cette affirmation en relation avec la science. Est-ce que c'est devenu un principe général ?

La phrase de Galilée renvoie à deux choses. Premièrement à la doctrine platonicienne, qui veut que de par leur constitution certains êtres aient accès au domaine des idées, d'autres non. Elle renvoie aussi à un changement dans la conception du savoir. Au *docte* du Moyen Âge, qui s'était instruit en étudiant les textes sacrés, les Pères de l'Église, les philosophes de l'Antiquité et leurs commentateurs, la modernité a substitué le *savant* qui, dans l'idéal, possédait son savoir pour l'avoir lui-même construit ou reconstruit.

Dans cette conception, la tradition est vidée de toute autorité.

Cette disqualification de la tradition est devenue un principe général, y compris dans l'éducation. Pourtant, il suffit de réfléchir un peu pour comprendre que si on veut avoir une chance de devenir un savant, il faut au préalable avoir reçu en confiance énormément de choses. Descartes, pour prendre un exemple bien visible, a tout remis en doute pour édifier la nouvelle science. Mais il n'a pu le faire qu'à l'âge adulte, après avoir reçu une solide éducation des Jésuites. La confiance doit toujours être première.

Vous parlez d'un glissement « subreptice » par lequel, au fil d'un questionnement, on oublie le « souci initial ». L'erreur est-elle là ? Quel est le « souci initial » ? Pourquoi l'oublie-t-on ?

Le souci initial de la philosophie était la sagesse, et, la sagesse supposant un juste rapport avec le monde, une connaissance vraie du monde pour s'ajuster à lui comme il convient. Qu'est-ce qui différencie une simple connaissance d'une vérité ? Simone Weil donne la réponse : « L'acquisition des connaissances fait approcher de la vérité quand il s'agit de la connaissance de ce qu'on aime, et en aucun autre cas ».

Or, au fil du temps, les hommes ont élaboré des procédures pour acquérir des connaissances qui supposent que le monde soit considéré, au préalable, en dehors du beau et du laid (surtout du beau), en dehors du bien et du mal (surtout hors du bien). Mais, dans un monde ainsi envisagé, il ne reste plus rien à aimer. Autre-

ment dit, la façon qu'a la science moderne d'acquérir ses connaissances fait que ces connaissances ne peuvent être des vérités, ne peuvent être sources de sagesse. Tel est l'égarement. On a sacrifié la valeur du résultat à une efficacité procédurale.

« On transforme les questions en problèmes à résoudre. On se dit : Bon, mais "que faire" ? Alors que, dans certains cas, c'est précisément de la question "que faire" dont il faudrait se libérer ». Au profit de quelle question, de quelle attitude ?

L'homme moderne est d'abord un *problem solver*, un homme qui face à toute question veut dresser un plan d'action. Prenons un exemple. L'homme est mortel ? Le voilà qui dresse des plans d'action contre toutes les formes de mort : les accidents de la route, les accidents domestiques, le cancer, les maladies cardio-vasculaires, le diabète, l'obésité, le tabagisme, etc.

On a sacrifié la valeur du résultat à une efficacité procédurale.

Je ne dis pas que l'homme ne doit pas prendre des précautions ni se soigner. Je dis que la mort n'est pas uniquement quelque chose contre quoi lutter. Elle fait aussi partie de notre condition, et c'est aussi à ce titre qu'elle doit être envisagée. L'action ne doit pas dégénérer en activisme. L'action ne doit pas oblitérer une attitude encore plus essentielle, qui est l'attention. La formule de saint Augustin, *Dilige et quod vis fac*, peut se traduire par : « Donne de l'attention et fais ce que tu veux ». L'attitude juste envers les autres et le monde ne résulte pas d'un plan d'action, mais de l'attention qui leur a d'abord été donnée, sans souci d'action. >>>

» « **On n'expérimente pas sur ce qu'on aime, mais tout maintenant est soumis à l'expérimentation** » ; cela est bien vrai : **au nom de l'expérimentation on a oublié l'expérience. Don Giussani disait continuellement qu'il faut partir de l'expérience : quelle est à votre avis la différence entre l'expérimentation et l'expérience. Partir de l'expérience : qu'est-ce que cela veut dire ?**

L'expérimentation est toujours précédée par des hypothèses. Elle suppose un dispositif qu'on met en place pour vérifier ou infirmer des hypothèses (par exemple, Galilée faisant rouler des billes sur un plan incliné pour vérifier l'hypothèse d'une accélération constante de la pesanteur).

L'expérience, c'est ce que le monde nous a appris, c'est la part de monde qui est entrée en nous au fil de notre vie. Partir de l'expérience, c'est se rendre attentif aux êtres et aux choses. Du moins essayer, car on n'y parvient pas toujours. Être véritablement attentif est une grâce.

« **Dans quelque direction qu'il se tourne l'homme ne rencontre que lui-même – ses conceptions, ses constructions... Et là où l'homme est seul, il n'est pas chez lui, il n'est pas consolé** ». **Pouvez-vous l'expliquer ?**

Les hommes ont voulu, par la technique, remplacer le monde qui leur était donné par un monde

reconstruit par leurs soins, où ils imaginaient vivre heureux. La question n'est pas de calomnier la technique, nous profitons de ses bienfaits.

Et il appartient aux hommes de déployer les facultés dont ils se trouvent dotés. Cependant, nous ne devons jamais oublier que notre aspiration fondamentale vis-à-vis du monde consiste à vivre dans le juste rapport avec la création. Ce juste rapport réclame, dans certains cas, l'intervention de la technique. Mais dans d'autres cas, il réclame que nous nous abstenions. Sans quoi, progressivement, nous ne rencontrons plus rien que nous n'ayons transformé, plus rien avec quoi entrer en dialogue. L'homme, pour s'accomplir, a besoin de rencontrer l'autre : non seulement le divin, non seulement ses semblables, mais aussi une

L'expérience, c'est ce que le monde nous a appris, c'est la part de monde qui est entrée en nous au fil de notre vie. Partir de l'expérience, c'est se rendre attentif aux êtres et aux choses.

part de création qu'il n'a pas annexée.

Je me rends compte que mes propos peuvent facilement passer pour un réquisitoire contre la science moderne. Or nous devons à la science moderne beaucoup de choses. Nous

ne devons surtout pas avoir envers elle l'ingratitude qu'engendre volontiers l'oubli des problèmes que grâce à elle on a su résoudre.

Mais, d'une part, nous en sommes arrivés à un point où les problèmes les plus brûlants qui se posent à l'humanité ne sont nullement de ceux que la science est à même de traiter ; s'en remettre à elle en ces circonstances seraient s'égarer un peu plus. Par

ailleurs, tout ce que nous devons à la science ne doit pas dispenser de récuser la place que, au nom de ses succès très réels, mais limités, elle est venue à occuper dans la pensée. Elle n'est pas la dispensatrice essentielle, voire unique, de vérité. Cette place est usurpée.

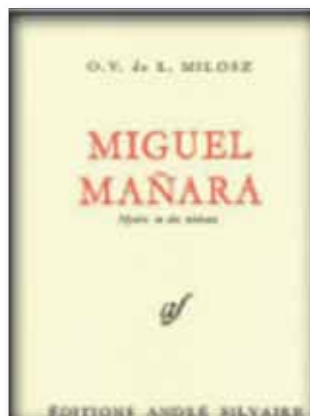
« **Cette nature-là, qui nous fait désirer de grandes choses, est le cœur** » : **cette proposition de don Giussani est le titre du Meeting 2010 auquel tu participes. Comment comprends-tu cette proposition ?**

James Joyce a écrit, dans *Ulysse*, que l'amour de la mère (de la mère pour son enfant, et de l'enfant pour sa mère) est peut-être la seule chose vraie en cette vie. Oui et non. Non parce que l'amour de la mère n'est pas l'origine de l'amour. Oui parce que l'amour de la mère est, pour chacun de nous, le commencement de l'amour. Et c'est ce commencement qui rend tout le reste possible.

C'est pour cela que la religion catholique accorde une place aussi éminente à Marie – non pas, comme l'imaginent certains, par idolâtrie, mais parce que le catholicisme va jusqu'au bout de l'Incarnation. L'amour est non seulement au départ, mais il est aussi ce qui ne cesse de nous porter. Cela étant, je n'ai pas envie d'opposer le cœur à l'intellect, le cœur à la raison, comme on le fait souvent.

Au contraire, et le Saint-Père a insisté sur ce point, le cœur appelle l'intellect, il mobilise la raison. Dans un corps bien constitué, aucun organe ne s'oppose à un autre. Tous concourent, à la place qui est la leur, au bien être de l'ensemble. Le rôle du cœur est d'être une source de vie qui irrigue tout. **T**

■ Le livre du mois : *Miguel Mañara*, de L. Milosz



Le *Miguel Mañara* de Milosz, dit don Luigi Giussani, « est un des textes qui ont fait le début de l'histoire de notre mouvement, avec *L'annonce faite à Marie* de Paul Claudel ». Qui est Mañara ? Il est le véritable don Giovanni, personnage historique qui vécut vers la moitié du XVII^e siècle. C'est le don Juan espagnol qui a fait naître tous les personnages de don Giovanni inventés par la suite.

Il est riche de toutes les qualités et les possibilités imaginables, et par conséquent il est d'une arrogance sans bornes : tout lui est dû, et tout doit être soumis à son bon plaisir et à son opinion. La violence, dans le sens le plus rusé et plus camouflé, est la loi de sa vie. Séducteur, mais surtout menteur, dissimulateur, libertin, tombeur de femmes, homme de mœurs faciles... mais ce n'est pas si simple.

O.V. de L. MILOSZ, *Miguel Mañara*, Éditions André Silvaire, 1986, 135 pages, (15 € en occasion sur Amazon).

■ Le CD du mois :

Collection *Spirto Gentil* n° 52



Voi ch'amate lo criatore
(Vous qui aimez le créateur)
Laudes médiévales
Chœur de Communion
et Libération
dirigé par Pippo Molino

Tout subsiste en Lui - Luigi Giussani

Pour le monde médiéval la permanence du Christ dans l'histoire était un fait : le Christ était réellement une présence. Ces Laudes sont le fruit de cette vertu de simplicité qui adhérait à l'évidence de la stupeur que cet homme éveillait. La stupeur qu'il suscitait était comme une promesse : la promesse de quelque chose de meilleur, de plus fort, de plus vrai, de plus amoureux, de plus compatissant, de plus profondément vie... C'était une promesse. La vie humaine manque de dignité si elle ne naît pas du rapport conscient avec son propre destin, et donc avec le Christ puisque le Christ est le destin de toute chose. Et c'est de cette conscience émue que naissent les Laudes.

L'indignité (c'est-à-dire le manque de noblesse, de dignité) est définie comme « ria », coupable parce qu'il nous a été donné de connaître le sens de notre destin. Et c'est en abolissant la « *ria indignanza* » que notre vie devient possible, que son amour, l'amour de l'Être, la signification dont tout est constitué nous devient familière ; et alors le goût de vivre devient possible, la certitude, l'espérance, l'affection envers soi et autrui, envers les choses, le présent, l'avenir.

Extrait de l'introduction de Luigi Giussani, tiré du livret inclus dans le CD.

Vous pouvez vous procurer ce CD en consultant le site : www.itacalibri.it

REVUE INTERNATIONALE DE COMMUNION ET LIBÉRATION



TRACES
Un regard
qui éduque
à la réalité

TRACES ABONNEMENTS 2010

Nous vous proposons un abonnement annuel valable pour la parution de 11 numéros de *Traces*.

POUR LA FRANCE
tarif : 40 euros
Abonnement de soutien :
60 euros

Envoyez vos dons et vos abonnements aux adresses ci-dessous, en précisant la destination du montant. Merci d'adresser vos chèques libellés à l'ordre de : *Traces Litterae Communionis*

POUR L'EUROPE
(HORS SUISSE)
tarif : 45 euros

Traces
19, rue de Nantes
75019 PARIS - France

POUR LA SUISSE
tarif : 55 CHF

Compte-chèques **Revue Traces CEL**
1227 Les Acacias 17 - 602953 -5
Préciser : abonnement revue Traces

POUR LE CANADA
tarif : \$45 CDN

Chèques à l'ordre de **Traces**, à : a/s de La Fondation
En Route - 1857 de Maisonneuve Ouest # 314 -
H3H 1J9 - MONTREAL (QUEBEC) - CANADA

POUR LES AUTRES PAYS : 50 euros (adresse en France)



CULTURE

Exposition à l'Orangerie



DANS L'EXPOSITION de l'Orangerie, on a vu surtout les dernières œuvres de Paul Klee : œuvres de ses dernières années, marquées par la maladie et la proximité de la mort. Et cela est d'autant plus émouvant, car, si on situe ces œuvres en relation avec l'ensemble de sa recherche et de sa création, on peut voir à quel point la précarité de sa situation va infléchir son travail et comment maladie et proximité de la mort deviennent à leur tour sources de formes et d'intensités nouvelles.

« En ce monde, nul ne peut me saisir, car je demeure aussi bien chez les morts que chez ceux qui ne sont pas nés. Un peu plus près de la création qu'il n'est d'usage. Et pourtant encore bien trop loin ». Cette phrase tirée de ses nombreux écrits, et qui est inscrite sur sa tombe à Berne, peut nous introduire à la profondeur de sa démarche.

D'abord un mouvement, un mouvement vers le cœur de la création, de l'être. La création : le lieu où jaillit la vie en toutes ses formes ; la nature, le paysage, les œuvres et les événements humains, et aussi la question de la vie et de la mort. Car la vie jaillit. Le regard de Klee sur la nature est tendu à la découverte du mouvement intérieur de croissance et de développement. Ainsi, sur cette recherche, il bâtit sa pédagogie au Bauhaus.

Paul Klee

PAR DINO QUARTANA

À Paris, au Musée de l'Orangerie, vient de se terminer une exposition de tableaux du peintre suisse. Après l'avoir visitée, le sculpteur Dino Quartana nous livre son **REGARD SUR UN ARTISTE** « un peu plus près de la création qu'il n'est d'usage ».

GENÈSE D'UNE MÉDITATION

« Songer moins à la forme (« nature morte ») qu'à la formation. Se tenir énergiquement en chemin, se rapporter sans discontinuer au jaillissement idéal, primordial... La création vit en tant que genèse, sous la surface visible, sous l'enveloppe de l'œuvre ».

Ce mouvement, cette genèse est à l'origine de sa méditation et de son enseignement graphique, comme on peut lire dans ce texte magnifique-



intitulé « credo du créateur », qui commence par la fameuse phrase : « L'art ne reproduit pas le visible ; il rend visible ».

Ainsi le regard de Paul Klee fait apparaître nature, paysages, événements dans leur jaillissement. Sa curiosité amoureuse lie dans une unique vision les « mondes » de l'homme, des villes, des jardins, des animaux. Son humour plein d'affection pour la vie explore sentiments et situations. Son expérience de violoniste professionnel cherche en toutes choses séquences et rythmes. Sa couleur crée des espaces immenses dans de toutes petites surfaces.

Je ne peux qu'inviter à découvrir son journal, et son œuvre qui se trouve en grande partie à Berne et aussi, en toute petite partie, dans cette exposition à l'Orangerie. Finalement, l'œuvre de Klee manifeste la vibration de l'homme face au mystère de la vie ; dans tous ses aspects et dans son unité, elle tisse un lien entre le plus petit et le plus grand, le plus éphémère et le plus éternel. Au-dessus des parcelles de vie, des événements quotidiens, des jardins, des animaux, des villes, bien souvent nous voyons un astre nous regarder, telle une lune léopardienne, cette fois pleine de tendresse et d'humour.

UNE IMMENSE NOSTALGIE

Mais face au mystère du monde l'homme ne peut être pris que d'une immense nostalgie.

« Il y a deux montagnes, sur lesquelles règnent lumière et clarté : la montagne des bêtes et la montagne des dieux, mais entre elles deux, dans la pénombre, il y a la vallée des hommes. Il suffit que l'homme ait une fois levé les yeux pour que s'empare de lui une nostalgie que rien ne peut apaiser, car il sait qu'il ne sait pas et voudrait rejoindre ceux qui ne savent pas qu'ils ne savent pas et ceux qui savent qu'ils savent ».



« Credo du créateur »

I. L'art ne reproduit pas le visible ; il rend visible. Et le domaine graphique, de par sa nature même, pousse à bon droit aisément à l'abstraction. Le merveilleux et le schématisme propres à l'Imaginaire s'y trouvent donnés d'avance et, dans le même temps, s'y expriment avec une grande précision. Plus pur est le travail graphique, c'est-à-dire plus d'importance est donnée aux assises formelles d'une représentation graphique, et plus s'amoindrit l'appareil propre à la représentation réaliste des apparences.



II. Développons ceci ; faisons à l'aide d'un plan topographique un petit voyage au pays de Meilleure Connaissance. Du point mort, propulsion du premier acte de mobilité (ligne). Peu après, arrêt pour reprendre souffle (ligne cassée ou, en cas d'arrêts répétés, ligne articulée). Regard en arrière sur le trajet parcouru (contre-mouvement). Évaluation mentale de la distance couverte et de celle

qui reste (faisceau de lignes). Un fleuve fait obstacle, on prend un bateau (mouvement ondulant). En amont on aurait trouvé un pont (série d'arcs). Sur l'autre rive, rencontre d'un frère spirituel qui désire également aller là où se trouve Meilleure Connaissance. De joie, on ne fait tout d'abord qu'un (convergence), mais peu à peu des différences surgissent (tracé séparé de deux lignes). Une certaine agitation de part et d'autre (expression, dynamisme et psyché de la ligne)...

Régularité heureuse du premier parcours ; puis les contrariétés, les nerfs ! Tremblement contenu, petites caresses consolatrices de la brise. Avant l'orage, assaut de taons. Fureur, meurtre. L'intuition comme fil directeur même dans le crépuscule et au plus épais des taillis. L'éclair, rappel menaçant d'une feuille de température. Celle d'un enfant malade... il y a bien longtemps...

Paul Klee

Exposition « Paul Klee (1879-1940), la collection d'Ernst Beyeler ». Paris, Musée de l'Orangerie, 14 avril-19 juillet 2010.

BENOÎT XVI

Quoi que nous fassions, nous devons toujours « demeurer avec Lui »

ORDINATION SACERDOTALE DES DIACRES DU DIOCÈSE DE ROME

Chers frères dans l'épiscopat et dans le sacerdoce, très chers ordinands, chers frères et sœurs ! En tant qu'évêque de ce diocèse, je suis particulièrement heureux d'accueillir au sein du « presbyterium » romain quatorze nouveaux prêtres. Avec le cardinal-vicaire, les évêques auxiliaires et tous les prêtres, je rends grâce au Seigneur pour le don de ces nouveaux pasteurs du Peuple de Dieu. Je voudrais vous adresser un salut particulier, très chers ordinands : aujourd'hui, vous êtes au centre de l'attention du Peuple de Dieu, un peuple symboliquement représenté par les personnes qui remplissent cette basilique vaticane : elles la remplissent de prières et de chants, d'affection sincère et profonde, d'émotion authentique, de joie humaine et spirituelle. (...) C'est donc l'Église de Rome tout entière qui aujourd'hui rend grâce à Dieu et prie pour vous, qui place tant d'espérance et de confiance dans votre avenir, qui attend des fruits abondants de sainteté et de bien de votre ministère sacerdotal. Oui, l'Église compte sur vous, elle compte beaucoup sur vous ! L'Église a besoin de chacun de vous, étant consciente des dons que Dieu vous offre et, en même temps, de la nécessité absolue du cœur de chaque homme de

L'Église a besoin de chacun de vous, étant consciente de la nécessité absolue du cœur de chaque homme de rencontrer le Christ.

rencontrer le Christ, sauveur unique et universel du monde, pour recevoir de lui la vie nouvelle et éternelle, la véritable liberté et la joie plénière. Nous nous sentons alors tous invités à entrer dans le « mystère », dans l'événement de grâce qui se réalise dans vos cœurs par l'ordination sacerdotale, en nous laissant illuminer par la Parole de Dieu qui a été proclamée.

L'Évangile que nous avons écouté nous présente un moment significatif du chemin de Jésus, où Il demande à ses disciples ce que les gens pensent de lui et comment eux-mêmes le jugent. Pierre répond au nom des Douze par une profession de foi, qui se différencie de manière substantielle de l'opinion que les personnes ont sur Jésus ; il affirme en effet : Tu es le Messie de Dieu (cf. Lc 9, 20). D'où naît cet acte de foi ? Si nous revenons au début du passage évangélique, nous constatons que la confession de Pierre est liée à un moment de prière : « Un jour Jésus pria à l'écart. Ses disciples étaient là », dit saint Luc (9, 18). C'est-à-dire que les disciples participent à la manière d'être et de parler absolument unique de Jésus avec le Père. Et ainsi, il leur est permis de voir le Maître au plus profond de sa condition de Fils, il leur est permis de voir ce que les autres ne voient pas ; du fait d'« être avec Lui », de « se trouver avec Lui » en prière, découle une connaissance qui va au-delà des opinions des personnes, pour parvenir à l'identité

profonde de Jésus, à la vérité. Ici ce qui nous est fourni c'est une indication bien précise pour la vie et la mission du prêtre : dans la prière, il est appelé à redécouvrir le visage toujours nouveau de son Seigneur et le contenu le plus authentique de sa mission. Seul celui qui a une relation profonde avec le Seigneur est saisi par Lui, peut l'apporter aux autres, peut être envoyé. Il s'agit d'une façon de « rester avec Lui » qui doit toujours accompagner l'exercice du ministère sacerdotal ; elle doit en être la partie centrale, également et surtout lors des moments difficiles, lorsqu'il semble que les « choses à faire » doivent avoir la priorité. Où que nous nous trouvions, quoi que nous fassions, nous devons toujours « demeurer avec Lui ».

JE VOUDRAIS SOULIGNER UN DEUXIÈME ÉLÉMENT de l'Évangile d'aujourd'hui. Immédiatement après la profession de Pierre, Jésus annonce sa passion et sa résurrection et Il fait suivre cette annonce par un enseignement qui concerne le chemin des disciples, qui est de le suivre, Lui le Crucifié, de le suivre sur le chemin de la croix. Et Il ajoute ensuite – avec une expression paradoxale – qu'être un disciple signifie « se perdre soi-même », mais pour se retrouver pleinement soi-même (cf. Lc 9, 22-24). Qu'est-ce que cela signifie pour chaque chrétien, mais surtout qu'est-ce que cela signifie pour un prêtre ? La « sequela », mais nous pourrions tranquillement dire : le sacerdoce ne peut jamais représenter un moyen pour atteindre la sécurité dans

**ORDINATION SACERDOTALE DES DIACRES DU DIOCÈSE DE ROME**

HOMÉLIE DU PAPE BENOÎT XVI Basilique vaticane, 20 juin 2010

la vie ou pour parvenir à une position sociale. Celui qui aspire au sacerdoce pour accroître son prestige personnel et son pouvoir se méprend radicalement sur le sens de ce ministère. Celui qui veut surtout réaliser sa propre ambition, atteindre son propre succès sera toujours l'esclave de lui-même et de l'opinion publique. (...) Un prêtre qui voit son ministère en ces termes n'aime pas vraiment Dieu et les autres, mais seulement lui-même et, paradoxalement, il finit par se perdre lui-même. Le sacerdoce – rappelons-le toujours – se fonde sur le courage de dire oui à une autre volonté, dans la conscience, qu'il faut faire croître chaque jour, que c'est précisément en se conformant à la vérité de Dieu, « plongés » dans cette volonté, que non seulement notre originalité ne sera pas effacée, mais, au contraire, que nous entrerons toujours davantage dans la vérité de notre être et de notre ministère.

Très chers ordinands, je voudrais proposer à votre réflexion une troisième pensée, étroitement liée à celle que je viens de présenter : l'invitation de Jésus à se « perdre soi-même », à se charger de la croix, rappelle le mystère que nous célébrons : l'Eucharistie. (...) C'est à vous qu'est confié le sacrifice rédempteur du Christ, c'est à vous qu'est confié son corps donné et son sang versé. Jésus offre bien sûr son sacrifice, son don d'amour humble et total à l'Église son Épouse, sur la Croix. C'est sur ce bois que le grain de blé que le Père a laissé tomber dans le champ du monde meurt pour devenir fruit mûr, dispensateur de vie. Mais, dans le dessein de Dieu, ce don du Christ est rendu présent dans l'Eucharistie grâce à cette *potestas sacra* que le sacrement de l'Ordre vous confère à vous qui êtes prêtres. Lorsque nous

célébrons la Messe, nous tenons entre nos mains le pain du ciel, le pain de Dieu, qui est le Christ, le grain de blé rompu pour se multiplier et devenir la véritable nourriture de la vie pour le monde. (...) Il s'agit d'une expérience toujours nouvelle et merveilleuse que de voir qu'à travers mes mains, à travers ma voix, le Seigneur accomplit le mystère de sa présence !

COMMENT ALORS NE PAS PRIER LE SEIGNEUR

pour qu'Il vous donne une conscience toujours attentive et enthousiaste de ce don, qui est placé au centre de votre être de prêtre ! Pour qu'Il vous donne la grâce de savoir faire l'expérience, en profondeur, de toute la beauté et de la force de votre service sacerdotal et, dans le même temps, la grâce de pouvoir vivre ce ministère avec cohérence et générosité chaque jour. La grâce du sacerdoce, qui vous sera donnée dans quelques instants, vous reliera intimement, et même structurellement, à l'Eucharistie. C'est pourquoi elle vous reliera au plus profond de votre cœur aux sentiments de Jésus qui aime jusqu'au bout, jusqu'au don total de soi, à son être pain multiplié pour le saint banquet de l'unité et de la communion. Telle est l'effusion de Pentecôte de l'Esprit Saint, destinée à enflammer votre âme avec l'amour même du Seigneur Jésus. C'est une effusion qui, alors qu'elle manifeste l'absolue gratuité du don, grave dans votre être une loi indélébile — la loi nouvelle, une loi qui vous pousse à insérer et à faire reflourir dans le tissu concret des attitudes et des gestes de votre vie de chaque jour l'amour même du don

La grâce du sacerdoce vous reliera au plus profond de votre cœur aux sentiments de Jésus qui aime jusqu'au don total de soi.

du Christ crucifié. Écoutons à nouveau la voix de l'apôtre Paul, ou plutôt reconnaissons même dans cette voix la voix puissante de l'Esprit Saint : « En effet, vous tous que le baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ » (Ga 3, 27). Déjà par le Baptême, et à présent en vertu du sacrement de l'Ordre, vous vous revêtez du Christ. Que le soin pour la célébration eucharistique soit toujours accompagné par l'engagement pour une vie eucharistique, c'est-à-dire vécue dans l'obéissance à une unique grande loi, celle de l'amour qui se donne dans sa totalité et

qui sert avec humilité, une vie que la grâce de l'Esprit Saint rend toujours plus ressemblante à celle de Jésus Christ, Prêtre suprême et éternel, serviteur de Dieu et des hommes.

Très chers amis, la route que nous indique l'Évangile d'aujourd'hui est la route de votre spiritualité et de votre action pastorale, de son efficacité et de sa force, même dans les situations les plus difficiles et arides. De plus, il s'agit de la route sûre pour trouver la joie véritable. Que Marie, la servante du Seigneur, qui a conformé sa volonté à celle de Dieu, qui a engendré le Christ en le donnant au monde, qui a suivi son Fils jusqu'au pied de la Croix dans l'acte d'amour suprême, vous accompagne chaque jour de votre vie et de votre ministère. Grâce à l'affection de cette Mère tendre et forte, vous pourrez être joyeusement fidèles à la consigne qui, en tant que prêtres, vous est donnée aujourd'hui : celle de vous conformer au Christ Prêtre, qui a su obéir à la volonté du Père et aimer l'homme jusqu'au bout. **T**



L'ARTIGIANO IN FIERA

15^{ème} Foire-Exposition Internationale de l'Artisanat

4 - 12 décembre 2010
fieramilano (Milan, Italie)



www.artigianoinfiera.it

